

JOURNAL DES DEMOISELLES

BOSSUET

SUITE

Bossuet a analysé lui-même, et d'une manière supérieure, le *Discours sur l'Histoire universelle*, dans sa lettre au Pape Innocent XI. « Dans cet ouvrage, on voit paraître la religion toujours ferme et inébranlable depuis le commencement du monde; le rapport des deux Testaments lui donne cette force, et l'Évangile, qu'on voit s'élever sur les fondements de la Loi, montre une solidité qu'on reconnaît aisément être à toute épreuve. On voit la vérité toujours victorieuse, les hérésies renversées, l'Église, fondée sur la pierre, les abattre par le seul poids d'une autorité si bien établie, et s'affermir avec le temps, pendant qu'on voit au contraire les empires les plus florissants, non-seulement s'affaiblir par la suite des années, mais encore se défaire mutuellement et tomber les uns sur les autres. »

» Nous montrons d'où vient, d'un côté, une si ferme consistance, et, de l'autre, un état toujours changeant et des ruines inévitables. Ainsi, nous tirons deux fruits de l'Histoire universelle: le premier est de faire voir tout ensemble l'autorité et la sainteté de la Religion par sa propre stabilité et sa durée perpétuelle; le second est que, connaissant ce qui a causé la ruine de chaque empire, nous pouvons, sur leur exemple, trouver les moyens de soutenir des états si fragiles de leur nature, sans oublier toutefois que ces soutiens mêmes sont sujets à la loi commune de la mortalité, qui est attachée aux choses humaines, et qu'il faut porter plus haut nos espérances. »

Voilà le plan de l'ouvrage, qui fut admirablement conduit jusqu'à la fin; le style est nerveux, coloré, rapide, mêlé de traits sublimes et touchants: il s'élève lorsqu'il parle de la personne divine du Sauveur du monde, *alpha* et *oméga*,

angle qui réunit les deux murailles, centre vers lequel l'histoire providentielle du monde converge, but que les peuples ne peuvent oublier sans se perdre. Aux jours où nous sommes, quand les dogmes les plus saints sont attaqués, il fait bon de relire ces passages où la foi, appuyée sur la raison et sur la science, parle un si noble langage. « Une même lumière, dit-il, nous paraît partout: elle se lève sous les patriarches; sous Moïse et sous les prophètes, elle s'accroît. Jésus-Christ, plus grand que les patriarches, plus autorisé que Moïse, plus éclairé que tous les prophètes, nous la montre dans sa plénitude. »

» A ce Christ, à cet Homme-Dieu, à cet homme qui tient sur la terre, comme parle saint Augustin, la place de la Vérité et la fait voir personnellement, résidant au milieu de nous; à Lui, dis-je, était réservé de nous montrer toute vérité, c'est-à-dire, celle des mystères, celle des vertus, et celle des récompenses que Dieu a destinées à ceux qu'il aime. »

Et s'étendant sur ces récompenses de la vie future, il a dit avec une onction admirable: « Dieu n'est pas le Dieu des morts, il n'est pas digne de lui de ne faire, comme les hommes, qu'accompagner ses amis jusqu'au tombeau, sans leur laisser au delà aucune espérance, et ce lui serait une honte de se dire avec tant de force le Dieu d'Abraham, s'il n'avait fondé dans le ciel une cité éternelle où Abraham et ses enfants pussent vivre heureux... »

Tout le livre de la *Religion* serait à citer: on doit le lire et le relire. Les *Révolutions des Empires* sont pénétrées avec le coup d'œil de l'aigle; on peut remarquer surtout ce qui se rapporte à l'antique Égypte et à Rome: avant toutes les

découvertes archéologiques, épigraphiques, anecdotes de la science moderne, par l'essor de son génie, Bossuet avait compris le caractère des anciens, et jugé leurs arts, leurs mœurs, leurs monuments et leurs lois; on sent en lui une vive prédilection pour la grandeur romaine, prédilection autorisée par l'Ancien Testament où, dans le livre des Machabées, on lit l'éloge de la nation maîtresse qui devait donner à l'Eglise tant de saints et tant de martyrs.

Il poursuit son travail jusqu'au règne de Charlemagne, fondateur du second Empire, et, jusqu'à la fin, la force et la majesté de son discours se poursuivent sans aucune défaillance.

Les *Sermons* de Bossuet sont des œuvres éloquentes, touchantes, persuasives, où le zèle et la piété paraissent beaucoup plus que l'art et la recherche; Bourdaloue raisonne d'un tissu plus serré, Massillon est plus égal à lui-même, mais Bossuet a des endroits où nul ne l'égale: lisez ce passage sur la *Vie humaine*, combien vrai et combien effrayant:

« La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous avertit dès le premier pas; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière. Marche! marche! Un poids invincible, une force invisible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non, il faut marcher, il faut courir; telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter: Marche! marche! Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé: fracas effroyable! inévitable ruine! On se console parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre les mains du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goûtant: enchantement! illusion! tous les jours entraîné, tu approches du gouffre affreux: déjà tout commence à s'effacer, les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires; tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente: on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas: déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarer. Il faut marcher; on voudrait retourner en arrière: plus de moyens; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé! »

Citons cette forte apostrophe aux incrédules: « Qu'ont-ils vu, ces rares génies? qu'ont-ils vu de plus que les autres? quelle ignorance est la leur, et qu'il serait aisé de les confondre si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient

point d'être instruits! Car pensent-ils avoir mieux vu les difficultés parce qu'ils y succombent, et que les autres, qu'ils ont vues, les ont méprisées? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien, ils n'ont pas même de quoi établir le néant après lequel ils aspirent après cette vie. »

Remarquez cette dernière expression, si énergique et si vraie. Le sermon sur la *Providence* est un des plus convaincants, ceux sur la *Passion de Jésus-Christ* touchent et brisent le cœur, celui sur la *Dignité des pauvres dans l'Eglise* mériterait d'être cité tout entier. Les discours sur les différents mystères de la sainte Vierge respirent la plus vive piété; les paroles prononcées dans les maisons religieuses, pour des vêtues et des professions, sont presque tous admirables de simplicité et de profondeur; nous citerons ce beau passage du sermon que Bossuet prononça à l'émission des vœux de mademoiselle de La Vallière. Il peint sous les traits les plus délicats cette âme chrétienne, faite pour Dieu, disputée entre deux amours, l'amour de soi-même, poussé jusqu'au mépris de Dieu, et l'amour de Dieu, vainqueur, poussé jusqu'au mépris de soi; il montre les égarements, les défaillances et le vide affreux où elle se trouve, pleine d'elle-même et privée de son Créateur; elle revient, elle retourne à sa vraie destinée, elle s'irrite contre tout ce qui l'a égarée, elle sacrifie son cœur et son corps sur l'autel de la pénitence.

« C'est à elle-même qu'elle en veut encore; dé- que par sa liberté, dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts: des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui vous observent; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le joug; elle se souvient des tristes jalousies du monde et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir de douceurs célestes. Ainsi resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel; elle se donne en proie à l'amour divin; elle rappelle sa connaissance et son amour à leur usage primitif... »

« Et vous, ma sœur, qui avez goûté ces chastes délices, descendez, allez à l'autel, victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice: le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré; le glaive, c'est la parole qui détache l'âme d'avec elle-même, pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile; vivez cachée à vous-même aussi bien qu'à tout le monde, et connue de Dieu; échappez-vous à vous-même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor que

» vous ne trouviez de repos que dans l'essence du
» Père, du Fils et du Saint-Esprit! »

Ici l'aigle lui-même a pris son essor, il a plané dans les plus célestes hauteurs, mais le ton ordinaire du *Sermon* de Bossuet est la simplicité et la persuasion. Le mérite littéraire et oratoire n'y vient que par surcroît, incidemment; l'orateur

sacré, du haut de la chaire, ne cherche que le salut des âmes et non sa propre gloire; il semble pressé par la parole de saint Paul : *Malheur à moi si je n'évangélise!* et cette ardeur, après deux siècles écoulés, donne toujours à cette parole admirable la vie et la conviction. *Mort il parle encore!*
M B

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

LE PAIN QUOTIDIEN

PAR MADAME BOURDON (1).

S'il est utile d'esquisser habilement les traits distinctifs des classes aisées et lettrées, d'en reproduire d'une main sûre la physionomie et d'en indiquer les beautés et les laideurs, en vue du perfectionnement moral, il est plus utile encore, et aussi plus difficile, de peindre avec une vérité minutieuse les traits saillants d'un milieu qui n'est pas le sien, qu'on ne connaît que par ouï-dire et par des regards profonds, jetés en passant sur toutes choses, ce qui est le fait de l'observateur. Si celui qui observe voit juste et trace d'un crayon pur des lignes exactes, s'il sait ensuite manier les couleurs de manière à mettre en relief ce qui doit être éclairé, et à jeter çà et là des ombres qui fassent ressortir les traits, on dit que son œuvre est bonne et peut devenir, sous la main de la Providence, un moyen de faire le bien. *Le pain quotidien* est cette œuvre; madame Bourdon est ce peintre.

L'auteur semble avoir vécu sous le toit de Madeleine et d'Anne, types élevés, mais réels, de la femme et de la fille aînée d'un ouvrier. Deux petits enfants sont confiés à l'amour et au travail du père, de la mère et de la fille aînée. Claude et Nathalie sont heureux parce qu'ils sont petits, qu'ils ne voient et ne prévoient rien, et que Madeleine et Anne, prenant pour elles toutes les amertumes d'une vie étroite et inquiète, donnent aux petits autant de joie qu'il en peut tenir dans la mansarde.

Il y a là quantité de tableaux d'une extrême

vérité et d'une vérité gracieuse: l'insouciance aimable de l'enfance, le compliment de bonne année, le manque d'étreintes causé par la pauvreté du moment, le mot charmant de la petite Nathalie à sa mère malade: — « Embrasse encore, maman, cela ne fait rien, tu me laisseras jouer sur ton lit toute la journée. »

Suivent des peintures frappantes des vicissitudes qui naissent d'une interruption de travail, du découragement du père, homme bon, mais inculte, et négligeant ses devoirs sous les préoccupations de la vie matérielle. L'hôpital est le refuge de cet homme que l'amour de sa femme et de sa fille ne peut guérir parce qu'il leur fait défaut. Anne travaille, toute jeune, pour gagner le pain quotidien; elle connaît avant le temps les cœurs secs, les esprits égoïstes qui pressurent, qui tirent du pauvre tout ce qu'il peuvent tirer et se vantent de lui rendre service parce qu'il ne mangeait pas assez et qu'aujourd'hui il mange... comme si tout se trouvait dans un morceau de pain, comme si ce morceau de pain devait payer tous les sacrifices, même celui des forces entièrement épuisées chaque soir, même celui de la messe du dimanche, devoir sacré, et lien puissant entre les enfants de la famille chrétienne.

Ces mauvais jours passent. Le père a affligé la bonne Madeleine en prenant l'habitude de boire. Femme et fille aînée sont encore là qui veillent à la garde de tous, au bien-être des chers petits, au pain quotidien.

Une vue saisissante d'un intérieur de fabrique détourne Gervais, le père de famille, d'y faire entrer le petit Claude, l'honneur de l'école des Frères. Il se jette dans l'excès contraire: Claude sera un monsieur. Il l'élève en dehors de sa position. Au lieu d'un honnête et robuste ouvrier

(1) Librairie Saint-Germain-des-Prés, 13, rue de l'Abbaye. — Prix, 2 fr.

Il fera un déclassé de plus, et, après la mort de son père, il se lassera de travailler chez un honorable architecte d'Amiens, sa ville natale, et de vivre sous l'égide de Madeleine. Il n'aura qu'une pensée, qu'un point de mire : Paris !

Paris, dont il ne connaîtra que le côté brillant, illusoire et dangereux, lui donnera, sous les dehors aisés du commis de magasin, toutes ces misères d'isolement moral qui attendent un exilé. Ni les cafés chantants, ni les bals, ni les boulevards ne donneront rien à son cœur et il n'y aura pas, dans l'immense ville, l'ombre de ce qu'il y avait dans la mansarde d'Amiens, l'amour d'une mère et d'une grande sœur. Claude s'étourdira, la souffrance le retirera brusquement de ce tourbillon de vie qui l'entraînait à l'abîme. Au plus fort de sa peine, il se rappellera le pauvre toit sous lequel on l'a tant aimé, on l'aime tant encore, malgré sa froideur.

Viennent les jours du revoir, les joies du retour à la famille et par conséquent à Dieu. Il arrive juste à temps pour empêcher Nathalie, sa jeune sœur, de s'en aller elle-même, la tête pleine d'illusions, travailler à Paris toute seule, sans sa mère ! y paraître une grande dame par la coiffure, par la robe de faille, par la traîne ; y être en réalité un mannequin sur lequel on essaye les parures du jour. Pauvre petite ! elle ne savait pas qu'elle souffrirait, qu'elle tomberait peut-être ! son frère le lui apprend. Le cœur de la jeune fille, un moment séduit par l'amour de la toilette, se rejette tout tremblant dans le cœur de Madeleine. C'est encore le refuge de l'innocence ; hélas ! c'eût été peut-être celui du repentir.

La famille est réunie, on vit simplement et jouissant de tout ce que la bonté de Dieu avait autrefois caché dans la mansarde : la religion, le travail, la santé et cette facile aisance de la province.

Il faut non-seulement lire ce livre aimable, plein d'un charme vrai, mais il faut le prêter ; c'est un des rares ouvrages que puissent lire sans danger, et avec grand profit, les familles d'ouvriers.

M^{me} DE S.

GHISLAINE

PAR LA COMTESSE DE BUISSET.

Le nom de *Simple Histoire* pourrait s'appliquer à ce charmant récit, qui va, de son début à sa fin, par une série de scènes spirituelles ou touchantes, sans intrigue et sans effort, et qui prouve ce qu'il veut prouver, sans propos austères, ni pompeuses prédications.

Le grand monde de notre temps est raconté

dans ces pages de main de maître ; l'auteur y occupe une place haute et respectée, elle parle de ce qu'elle connaît, de ce qu'elle a étudié de près ; ses appréciations, éclairées et sûres, ne sont pas celles d'une pauvre femme auteur qui a entrevu par le trou de la serrure les mœurs qu'elle prétend analyser ; si les jugements de madame de Buisseret sont fréquemment sévères, qui donc pourrait s'en étonner ? elle est chrétienne, et notre époque retourne au paganisme. Elle montre comment, au milieu de ce monde brillant, enjoué, frivole, l'âme la plus pure pourrait se perdre, comment une vie de plaisirs corrode les principes en apparence les plus solides, et comment, à ce jeu, le bonheur périclite en même temps que la vertu. Ghislaine échappe au danger, parce qu'elle possède une mère éclairée, un mari excellent et que Dieu lui envoie, à l'heure du péril, un enfant qui la rattache à tout ce qu'elle doit aimer. Toutes les jeunes femmes, exposées aux bêtes dans le cirque, je veux dire dans le monde, n'ont pas les mêmes appuis : un livre, un phare qui montre la profondeur du gouffre, peut les servir ; et combien celui-ci n'est-il pas habile dans sa douceur et sa simplicité savante ! La vérité du tableau, le sel du dialogue ne sont pas choses communes dans les bons romans de notre époque ; les meilleures intentions n'y sont que trop souvent trahies par l'ignorance du monde et par le peu de connaissance du cœur humain. Celui-ci, amusant, vrai, sérieux sous une forme légère, répondra à toutes les exigences (1).

M. B.

JEANNE D'AURELLES

PAR ÉTIENNE MARCEL (2)

Ce roman a fait pleurer de beaux yeux, et il est arrivé à sa quatrième édition, c'est dire assez qu'il n'est pas sans valeur. Le caractère de la jeune orpheline, immolée par un père stupide-ment égoïste, à une cruelle belle-mère, est intéressant et bien conçu dans sa naïveté presque infantine ; tous les autres personnages sont sacrifiés à cette aimable figure, tous, sauf la bonne marraine qui revient à point d'Amérique, et qui donne à Cendrillon, non une pantoufle de vair, mais, ce qui vaut mieux, un cœur de mère qui la protège et un cœur d'époux qui la rend heureuse.

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Un fort volume. Prix : 3 fr. 50.

(2) Chez Blériot, quai des Augustins. Prix : 2 fr.

On nous demande fréquemment la liste complète des ouvrages de M^{me} M. BOURDON; nous la donnons pour obéir à nos lectrices, avec de sincères remerciements de ce témoignage de sympathie pour une plume qui leur est consacrée.

CHEZ H. ALLARD, 13, RUE DE L'ABBAYE :

Volumes in-12 à 2 fr.

Denise. Scènes de famille.
Les Trois Sœurs, id.
Une faute d'Orthographe.
Palchérie.
Nouvelles Historiques.
Abnégation.
Souvenirs d'une famille du peuple.
Histoire de Marie Stuart.
Les Servantes de Dieu.
Heures de Solitude.
Marcia.
La Ferme aux Ifs.
Types féminins. Fille, sœur, épouse et mère.
Marie Tudor et Elisabeth.
Orpheline.
Fabienne et son père.
Andrés d'Esfauges, Histoire de nos jours.

L'Adoption.

Famille Reydel.
Catherine Hervey.

ÉTUDES POPULAIRES

Volumes in-12 à 2 fr.

Antoinette Lemire, ou l'Ouvrière de Paris.
Marthe Blondel, ou l'Ouvrière de fabrique.
Les Veillées du Patronage.
L'Héritage de François.
Euphrasie. Histoire d'une pauvre femme.
Le pain quotidien.

LIVRES DE PIÉTÉ

FORT

Agathe, ou la première Communion 2 50
La Journée de la jeune fille 6
Mois Eucharistique 1 50
Mois des Serviteurs de Marie 1 50

CHEZ BRAY ET RÉTAUX, 82, RUE BONAPARTE :

Volumes à 2 fr.

La Vie réelle.
Souvenirs d'une Institutrice.
Le Droit d'Aïnesse.
La Charité.
Les Béatitudes.
Léontine.

Une parente pauvre.
Marc de Lheiningen.
Le Ménage d'Henriette et Le Trait d'union.
Le Matin et le Soir, journal d'une femme de 50 ans.
Nouvelles variées.

CHEZ LETHIELLEUX, 4, RUE CASSETTE :

Anne-Marie 2 fr. |
Mademoiselle de Neuville 2

Les Belles Années 2 fr.
La Femme d'un Officier 2

CHEZ RENÉ HATON, 33, RUE BONAPARTE

Le Val Saint-Jean, 2 fr.

CHEZ LECOFFRE, 80, RUE BONAPARTE

Le Mariage de Thécle, 2 fr.

CHEZ CASTERMANN, A Tournai, et 64, rue Bonaparte, Paris.

Tableaux d'intérieur 1 50
Lettres à une jeune fille 1 50
Conseils 80
Mademoiselle d'Épernon 1 50

Onze Nouvelles 1 50
Les Homonymes de l'Histoire 1
Politesse et Savoir-vivre 75
Quatre Nouvelles 1 50

CHEZ V^{ve} MOLLIE, 60, RUE DE VAUGIRARD

Viviane 2 fr. |

Manuel à l'usage des Tertiaires 2 fr.

LA LECTURE PAR CURIOSITÉ

I

On ne lit pas seulement par oisiveté, par désœuvrement et pour combler le vide de ses heures; on cherche souvent aussi dans la lecture la satisfaction de sa curiosité.

Il ne faut pas se montrer inconsidéré, ni dire du mal de la curiosité, sans avoir soin de faire des réserves. Ce besoin de savoir n'est-il pas le point de départ de la science? N'est-ce pas lui qui en

provoque les recherches et qui en soutient les efforts?

A côté de cette curiosité élevée, digne de devenir un des mobiles de notre destinée et capable de nous imposer des devoirs, il faut, sous une forme tout à la fois moins noble et moins utile, savoir aussi reconnaître cette inquiétude souvent mesquine que nous portons au dedans de nous. Nous aimons à savoir, à être renseignés, et surtout à le paraître. Nous voulons ap-

prendre, non pas pour la noble jouissance de connaître, mais pour la puérile satisfaction de ne point paraître ignorer. Nous attachons du prix aux informations, non pas en raison de ce qu'elles présentent de solide et de profitable à notre entendement, mais en proportion de ce qu'elles offrent de nouveau à notre indiscretion. Pourvu que nous ayons l'air de savoir, nous n'en demandons pas davantage; nous sommes ainsi curieux tout à la fois par tempérament et par amour-propre.

Il faut bien ici aborder, sans vouloir faire le procès à son temps ni déclamer contre son siècle, les périls que nous font courir le conseil de notre orgueil et l'indiscretion de notre témérité.

Dès qu'on cède aux suggestions de la curiosité et qu'on en accepte l'influence, il faut suivre la pente où elle nous entraîne. Elle ne tarde pas à nous incliner du côté des recherches scabreuses et des observations compromettantes. Il y a dans toutes les âmes, même les plus honnêtes, un besoin et une tentation de s'aventurer dans les régions provocantes du mal. Ceux-là mêmes dont la vertu refuserait de consentir à une action méchante ou équivoque, croient pouvoir contempler sans péril les fautes qu'ils ne voudraient pas commettre. Ils se donnent à eux-mêmes, pour excuser leur conduite, l'un ou l'autre de ces trois arguments, qui ne leur paraissent pas souffrir de contradiction :

1° Je ne puis décemment être le seul à ne pas connaître ce mauvais livre dont tout le monde parle.

2° Mon caractère et ma conduite me mettent au-dessus de toute tentation et de tout inconvenient.

3° La connaissance du mal lui-même ne laisse pas, malgré les répugnances qu'il inspire, d'agrandir et d'éclairer notre expérience.

Chacune de ces trois affirmations n'est au fond qu'une erreur et qu'un danger.

II

Notre curiosité et notre amour-propre nous persuadent aisément que nous ne saurions, dans notre situation personnelle et au milieu du monde où nous vivons, rester complètement étranger à ce que l'on appelle, par un langage emprunté à un tout autre ordre de faits, une *nouveauté* littéraire. En vain le bruit malsain et odieusement préparé qui se fait autour d'un livre nous a-t-il révélé d'avance, de façon à n'en pouvoir douter, que nous avons affaire à une œuvre du plus mauvais aloi, à une exploitation scandaleuse des pires instincts de notre cœur : nous ne laissons pas, la plupart du temps, malgré cet avertissement, ou peut-être même à cause de cet avertissement, de nous jeter sur cette littérature suspecte. Nous craignons de paraître prudes, et nous aimons mieux passer par-dessus notre délicatesse que par-dessus notre amour-propre.

Il est bien à craindre qu'ici le motif dont nous nous couvrons ne soit qu'un prétexte pour dissimuler aux autres, et peut-être à nous mêmes, la secrète convoitise qui nous porte à ces fréquentations malséantes. Nous imitons ainsi, sans le savoir, ces femmes honnêtes qui, sûres, à ce qu'elles disent, de n'être point compromises, ne sauraient réprimer un secret mouvement de joie lorsque des circonstances plus ou moins impérieuses les exposent à entrer en relation avec telles personnes auxquelles elles ne sauraient officiellement parler. Au fond, et malgré la nécessité chimérique qu'elles allèguent, elles ne laissent pas de blâmer elles-mêmes leur conduite et d'en sentir, sinon d'en avouer le péril.

L'opinion publique se montre indulgente à excuser ces faiblesses et complaisante à les provoquer.

Dès qu'on se place par la pensée en dehors des habitudes de ce qu'on appelle le monde, dès qu'on se prend à regarder les choses, sinon d'une façon absolue, au moins d'un point de vue plus élevé, il est bien permis de trouver étrange cette susceptibilité qui se défend d'ignorer un livre sans valeur et destiné à disparaître demain malgré sa réclame de scandale, lorsqu'on professe en même temps avec tant d'aisance et de publicité son ignorance complète des plus grands chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Comment! vous, femmes du monde, douées tout à la fois d'intelligence et de loisir, préparées par une éducation exceptionnelle à comprendre si aisément les beautés et les délicatesses de la littérature, vous supportez sans impatience de rester absolument étrangères à tout ce que l'antiquité a produit de plus grand pour les délices du genre humain! C'est à peine si vous savez bien le nom des grands orateurs et des grands poètes dont les traductions peuplent chez vous la bibliothèque de votre mari!

Si les Grecs et les Romains effrayent votre légèreté et vous font redouter quelque mauvaise odeur d'érudition, ne pouvez-vous donc pas trouver au moins, dans l'ordre de vos idées et de vos aspirations, quelque écrivain de notre pays qui mérite vos sympathies et nourrisse au besoin votre pensée? Chrétienne, vous ignorez l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales; mère, le *Traité de l'éducation des filles*, de Fénelon! Vous n'avez jamais eu l'idée, dans un jour de ferveur ou d'occupation spirituelle, de reprendre quelqu'un des grands orateurs qui ont illustré la chaire française et de suivre d'un bout à l'autre les sermons de Bossuet, de Bourdaloue ou de Massillon! Comment pouvez-vous vous résoudre si aisément à ne connaître que de nom les *Mémoires* de Saint-Simon ou du cardinal de Retz, les *Lettres* de madame de Sévigné, les *Pensées* de Pascal, les œuvres de Montesquieu?

Avez-vous peur encore de quelque soupçon de pélagisme? Ces études vous paraissent-elles

avoir quelque chose de trop classique? Il vous est bien facile de trouver parmi les auteurs du siècle présent, dans les œuvres de ceux-là mêmes qui vivent encore et qui hantent peut-être vos salons, des livres faits pour rester et pour continuer, sans déchoir, la gloire et la grandeur de notre littérature. Ceux-là, il n'est pas besoin de vous les nommer; il y a longtemps que vous les connaissez; il y a longtemps que vous éprouvez autant de satisfaction à les connaître que de répugnance à les lire. Dès qu'un ouvrage est utile, séduisant, élevé, on a vite pris son parti, quels que soient le mérite et la renommée de l'auteur, de ne s'en faire une idée que par l'analyse des critiques. Au contraire, si le sujet est scabreux, le mérite discutable, la moralité suspecte, il devient immédiatement nécessaire d'en prendre connaissance par le détail, et d'introduire jusque dans le sanctuaire du foyer domestique tel homme que son langage, ses antécédents, ses intentions nous auraient dans le monde fait mettre immanquablement à la porte.

III

Après tout, reprend-on pour s'excuser de tant de condescendance, si notre curiosité ainsi guidée par la vogue du moment n'est pas toujours heureuse dans ses choix, elle a au moins cet avantage d'être sans inconvénient dans ses résultats.

On ne saurait me soupçonner, ajoute-t-on avec une ferme et orgueilleuse assurance, de me complaire dans ces peintures qui me révoltent. Je n'éprouve que du dégoût pour ces intrigues, que de l'aversion pour ces fautes, et le retour que je fais inévitablement sur moi-même élève mon âme au lieu de l'abaisser.

Voilà le langage que l'on tient.

Mais je répondrai à mon tour : « En êtes-vous bien sûr ? »

On ne se rend pas assez compte de l'effet que produit sur nous une lecture passionnée, ou simplement d'une moralité douteuse.

L'âme de l'homme ressemble par un certain côté à la nature physique : nous avons comme elle nos calmes et nos crises, nos heures de placidité ou de tempête. Personne n'est à l'abri des retours, des tentations, des doutes.

Il ne faut donc pas, lorsqu'il s'agit en quelque sorte du régime auquel doit être soumis notre tempérament moral, perdre de vue les différentes phases que nous devons un jour ou l'autre traverser.

Il est hors de doute qu'au moment où, calmes, reposés, maîtres de nous-mêmes, nous poursuivons avec toute la puissance de notre sang-froid, à l'abri de toute excitation et de toute mauvaise pensée, quelqu'une de ces lectures suspectes, sans y chercher ce jour-là autre chose que la satisfaction rapide de notre curiosité, nous pouvons, à cet instant-là peut-être, attester avec une parfaite bonne foi que nous ne nous sentons ni émus, ni tentés. Il n'est pas impossible même

que nous éprouvions pour cette littérature corrompue un sentiment de répulsion, d'autant plus vif que l'auteur aura osé davantage. L'intérêt que nous pouvons ressentir se trouve donc ainsi condamné en principe par nous-mêmes, et si le talent du style ou l'intérêt de l'intrigue tend à surprendre notre admiration, nous nous armons, pour nous en défendre, d'une juste sévérité.

Il n'est donc pas trop étonnant qu'en de pareilles circonstances, on ait pu se faire quelque illusion, et croire qu'on sortait de pareils excès, éclairé et non pas compromis.

L'erreur de ce raisonnement consiste à ne tenir compte dans l'homme que des périodes ou des instants pendant lesquels il est calme et en parfaite possession de lui-même. Ce n'est pas à ces moments-là que les lectures dangereuses aboutissent à leurs effets pernicieux. Alors notre mémoire ne ramène devant notre imagination aucun tableau, sans que la pudeur de notre jugement y jette un voile. Notre souvenir ne fait revivre aucune erreur et aucun paradoxe, sans que la présence d'esprit de notre critique y ajoute un correctif.

Mais le temps ne tarde pas à adoucir dans une certaine mesure les délicatesses de notre susceptibilité; nous nous familiarisons avec les étrangetés qui nous avaient d'abord choqués; les hypothèses les plus inadmissibles nous paraissent d'abord moins absurdes, et ensuite plus acceptables : la fermeté de nos jugements se sent ébranlée; nous sommes disposés à faire des concessions, alors même qu'on ne nous en demande pas, et tel ouvrage dont nous ne pouvions parler naguère qu'avec répugnance ou avec horreur, ne trouve plus sur nos lèvres, pour toute condamnation, qu'un sourire de raillerie et peut-être d'indulgence.

Cet affaiblissement progressif de nos antipathies donne beau jeu à la séduction dont l'auteur a su déployer les ressources. A mesure que nos souvenirs se dégagent de ce qui avait pu nous choquer et nous causer quelque amertume, nous voyons reparaître dans notre pensée, avec plus de vivacité et de fraîcheur, les séductions et les paradoxes dont l'écrivain s'était armé contre notre bon sens et nos vertus. Ce côté suspect du livre reprend soudainement pour nous tout son éclat et son attrait. Il exerce ainsi à distance une espèce de fascination dont, à la première heure, le sentiment du péril présent et le parti pris de la lutte nous avaient d'abord préservés.

Ce n'est pas seulement le temps qui devient l'instigateur de cette faiblesse : il trouve une complicité inévitable au fond même de notre nature.

Personne, et je n'excepte pas ici les plus parfaits et les plus saints, personne n'échappe, durant le cours de sa vie, à l'épreuve de certaines heures moins calmes et moins faciles que les autres. A ce moment-là, suivant le degré que nous

occupons dans l'échelle des âmes, nous sentons, par des tentations proportionnées à notre mérite moral, notre force qui tend à nous échapper, notre vertu qui chancelle, nos habitudes les plus affirmées qui nous deviennent onéreuses, la rectitude de nos jugements les plus certains qui nous paraît suspecte.

Il n'est pas à dire que, pour avoir été tentés, nous succomberons en effet. Les natures dont je parle ne sont pas si voisines de leur défaite. Il n'en est pas moins vrai qu'à ce moment-là, comme à l'heure des grands orages et des tempêtes profondes, on dirait que notre nature morale tressaille jusque dans ses fondements et qu'elle se trouve remuée jusque dans ses derniers bas-fonds, qui dormaient d'un perfide sommeil.

Un grand écrivain a dit avec éloquence qu'on s'était étonné de la quantité des larmes contenues dans les yeux d'une reine. Si l'on pouvait jeter un coup d'œil qui pénétrât dans les âmes, on s'étonnerait peut-être des crises par lesquelles l'infirmité de notre nature condamne à passer les meilleurs d'entre nous.

Alors, dans ce conflit que notre bonne volonté soutient avec tant de courage et de résolution, nous sommes tout surpris de voir apparaître parmi nos pensées, des sentiments, des vues, des arguments même et des démonstrations dont nous aurions peut-être bien de la peine à retrouver l'origine. Il nous semble qu'il y ait au dedans de nous je ne sais quel contradicteur étranger, semblable à cet avocat auquel on remet, dans les procès d'information canonique, la charge de plaider la cause du diable. Nous entendons de même une voix, qui ne manque point d'éloquence, ressusciter une objection mille fois combattue et réfutée, traduire les gémissements

de la vertu opprimée, rappeler les succès et décrire les ivresses du vice triomphant.

Qu'on ne s'y trompe pas : il se passe alors en nous-mêmes et dans les limites de notre propre cœur, un phénomène analogue à celui dont nos révolutions politiques nous ont rendus si souvent les témoins.

A de certains moments, l'ordre des sociétés les plus robustes et les plus fortement constituées se trouve tout d'un coup suspendu et remis en question. On voit alors, comme dans une liqueur dont on soulève la lie, certains éléments grossiers et brutaux dont l'équilibre général dissimulait la présence, monter à la surface et arriver avec le flot qui les pousse jusqu'à la hauteur des sommets.

Cet élément étranger qui se retourne contre nous, cette espèce d'ennemi qui vient donner la main aux révoltes de notre propre nature, et que nous avons eu l'imprudence d'introduire nous-mêmes dans la place, ce sont les idées, les impressions, les sentiments que, en dépit de notre attitude défensive et de notre résistance apparente, les lectures dangereuses ont laissés après elles et dont nous retrouvons l'hostilité à l'heure du combat. Il arrive ainsi que ces germes funestes, dont la régularité de notre conduite et la discipline de notre esprit ont empêché si longtemps l'éclosion, ne laissent pas de trouver, comme ces grains de blé ensevelis depuis tant de siècles dans le tombeau des Pharaons, une heure et un moment qui les rendent à la vie et leur permettent d'étouffer dans leur ivraie les plus vigoureuses moissons.

ANTONIN RONDELET

(La suite au prochain Numéro.)

LES PREMIERS & LES DERNIERS

SUITE

VIII

LE DEVOIR

La mer est d'huile, disent les marins, lorsqu'ils veulent décrire le calme plat le plus monotone et le plus continu : aucune tempête ne soulève les flots lourds, mais le ciel azuré ne s'y reflète pas non plus : le vent ne fait pas palpiter les voiles, le navire est endormi sur ses ancrs, et la nostalgie

aux yeux mouillés, le *spleen* aux ailes noires hantent la chambre du capitaine comme le pauvre dortoir des matelots.

Cette image aurait pu s'appliquer à l'existence de la famille Maurand, deux ou trois ans après la mort du chef de famille : ils avaient vécu, rien que cela ; la gêne, et presque la pauvreté avait été leur inséparable compagne, une union affectueuse, leur consolation unique. Madame Mau-

rand n'était distraite de son idée fixe, Emmeric et Claire, que par de tristes retours vers le passé ou des préoccupations pressantes, despotiques, qu'amenaient les nécessités de chaque jour. Ceux que la fortune comble ici-bas, dont tous les souhaits sont accomplis dès qu'ils sont formulés, ne savent pas, ne peuvent pas deviner ce qu'est la pression des besoins matériels, quel chiffre d'inquiétude représente le loyer de ce pauvre toit qui abrite, le paiement du pain, de la viande qui nourrissent, l'achat des vêtements, l'entretien strict de ce qui sert à la dignité de la vie! Chaque date nouvelle représente une angoisse pour les pauvres, pauvres connus et secourus, pauvres honteux et d'autant plus à plaindre : car chez eux les plaies saignent en dedans et nul ne les plaint ni ne les soulage. La famille Maurand n'avait jamais pu sortir de cet état de gêne qui coudoie l'indigence : du vivant du père, *on nouait les deux bouts*, selon l'expression populaire, si imagée et si juste ; depuis sa mort, il s'en fallait toujours de quelque chose que les deux bouts se rencontrassent, et ce vide, sans cesse renaissant, était une cause permanente de soucis. Michel travaillait cependant avec un ferme courage ; il tenait la correspondance de cette maison où M. Prosper Maurand avait gagné si longtemps le pain des siens ; mais ses appointements n'égalèrent pas encore ceux de son père ; Clotilde s'efforçait de combler cette lacune dans le budget maternel ; elle employait sa belle écriture à faire des rôles pour les contributions directes, triste besogne qui prenait beaucoup de temps et rapportait bien peu, et pourtant ce labeur ne suffisait pas encore. La vie devenait plus chère : ce qui enrichit les marchands et les fermiers, ce qui double la valeur des propriétés, est la ruine des classes moyennes.

« Ce n'est qu'un jeu pour vous,
Mais c'est la mort pour nous ! »

pourraient dire les employés et les petits rentiers ; madame Maurand l'éprouvait cruellement : l'éducation de ses jumeaux absorbait le peu qui restait après la satisfaction des besoins les plus stricts, et chaque mois, chaque année, la laissait plus dépourvue de ressources et plus anxieuse de l'avenir. Comment vivre ? comment payer ? comment frayer un chemin à ces deux chères créatures ?...

On était à la fin de l'année : Michel venait de rentrer de Saint-Denis ; il secouait la neige qui étoilait son paletot, et il dit à sa mère, qui le regardait tristement :

« Maman, j'ai touché mes appointements ? »

— Et rien de plus ?

— Rien. J'espérais, cependant ; mais le patron ne comprend pas qu'on puisse avoir besoin d'argent ; il en a tant ! il ne se figure pas que d'autres en manquent. »

Il vint s'asseoir près du feu. Clotilde mettait le

couvert, et l'on entendait dans la pièce voisine la voix faible et fêlée du piano sur lequel Claire étudiait sa leçon. Il compta devant sa mère les cent cinquante francs qui étaient le salaire d'un mois de travail ; elle les recompta machinalement et soupira :

« Qu'avez-vous, maman ? dit-il.

— Jamais cela ne pourra suffire, mon pauvre enfant ! Vois donc : le loyer, le minerval du lycée, le ménage... j'ai tout annoté, et j'arrive à cent quatre-vingts francs. Déficit : trente francs, et nous aurons à payer encore le marchand de bois, le vêtement d'Emmeric, les bottines de Claire et les tiennes.

— C'est vrai ! dit-il avec une sorte d'effroi. Comment faire ? J'ai horreur des dettes !

— Et moi, donc ! Du vivant de ton pauvre père, nous pouvions suffire, à la rigueur ; mais maintenant, il y a toujours un écart entre la recette et la dépense. Et pourtant, mes pauvres enfants, vous travaillez fort tous les deux. »

Michel réfléchissait, et sa sœur, qui le connaissait bien, voyait qu'il avait une pensée difficile à exprimer. Il prit enfin la parole :

« Chère mère, j'ai cherché de toutes les façons à équilibrer notre budget, mais je n'ai pas réussi. On n'augmente pas mes appointements, et je ne trouverais pas ailleurs mieux que chez M. Labriche : je m'en suis informé. Clotilde ne peut pas travailler plus qu'elle ne le fait ; c'est une besogne bien ingrate que celle qu'elle a acceptée. Il faudrait autre chose, et je crois que j'ai trouvé... »

Il s'interrompit ; sa mère le regardait avec anxiété.

« Poursuis, dit-elle.

— C'est une idée qui m'a été suggérée par M. Labriche lui-même ; écoute : il y aurait au bureau un emploi vacant pour un tout jeune homme ; il serait occupé au magasin et aux écritures...

— Tu ne veux pas qu'Emmeric aille faire les courses et remuer les potasses et les soutes ? s'écria-t-elle avec angoisse. Mon Dieu ! nous n'en sommes pas là, malgré tout ! Sacrifier ce pauvre enfant ! »

Michel la regarda avec compassion ; il lui prit la main :

« Maman, dit-il, ne faudra-t-il pas cependant, et malgré tout, qu'il subisse la loi commune, qu'il travaille ? »

— Oui, oui, sans doute, mais pas comme cela, pas comme un manœuvre, sous le commandement d'un chef d'atelier, pas en remuant des tonneaux, des brocs de vitriol et des caisses d'indigo... Je veux certainement qu'il travaille, qu'il devienne un homme utile ; j'espérais qu'il aurait relevé la famille, lui, mais...

— Que vouliez-vous pour lui, chère mère ? Expliquez-vous, demanda Clotilde. Dites-nous votre pensée, nous ne demandons qu'à vous obéir. »

Madame Maurand hésita ; mais, enfin, ce secret bien gardé jusqu'alors sortit de son cœur :

« J'espérais, dit-elle (et une faible rougeur s'étendit sur ses joues pâles), j'espérais qu'il aurait pu achever ses études et faire son droit... il a de l'esprit, de la facilité, et avec l'appui d'Edme il pourrait se faire jour au barreau ou dans la magistrature... »

Clotilde regarda son frère ; il baissa les yeux : l'ambitieux rêve maternel les consternait ; il semblait qu'un enfant leur demandait une étoile, et s'étonnât de ne point l'obtenir. Ils se comprirent, et Michel répondit avec douceur à sa mère :

« C'est un beau rêve, chère maman, et quoique nous ne soyons pas très-heureux en ce moment, il faudra que nous tâchions de le réaliser. Ne pensons plus à cette place chez M. Labriche... une autre idée m'est venue ; je vais tâcher de la mûrir et nous en recauserons. Ne vous tourmentez pas, surtout ! »

— Et comment veux-tu que je n'aie pas de soucis ? tu t'exténues à travailler, Clotilde aussi ; mes pauvres petits grandissent sans que l'horizon devienne clair, cela oppresse mon cœur...

— Maman, dit Clotilde en l'embrassant, tant que nous serons ensemble l'horizon aura toujours un petit coin bleu. »

Elle allait répondre, mais Emmeric entra, l'air fort animé ; il jeta sa casquette dans un coin et dit :

« Mère, je suis premier en vers latins et en récitation, et second en histoire... Qu'est-ce que tu me donneras pour mes étrennes ? »

Elle l'attira à elle et l'embrassa, en contemplant avec amour cette tête pleine de vie et de sévé. Claire accourut aussi, et s'écria :

« Tu parles d'étrennes, Emmeric ? mon Dieu ! si mon oncle Edme pouvait avoir la bonne pensée de nous en envoyer ! »

— Ne compte pas trop là-dessus, chérie, répondit Clotilde ; mais allons souper ; nous sommes en retard... »

Quand la mère et les enfants furent couchés, Michel monta chez sa sœur, comme il le faisait autrefois : elle était devant sa table, elle écrivait ; mais, hélas ! ce n'étaient plus des vers : elle remplissait les blancs d'un rôle, et écrivait, pour la millième fois, les sèches formules qui rapportent tant d'argent au Trésor. Elle jeta sa plume en entendant Michel, et lui dit vivement :

« Je t'attendais ! »

— Qu'allons-nous faire, Clotilde ? tu vois quelle est l'idée de maman !

— Cher ami, il faut la contenter. Que pouvons-nous de mieux sur la terre, puisque nous n'existons plus pour nous, mais pour elle et pour ces enfants, qui sont bien un peu les nôtres !

— Tu as le talent d'exprimer ma pensée : oui, il faut la satisfaire, mais comment ?

— Tu avais une idée.

— Je pensais à demander une augmentation à

M. Labriche, en lui offrant de faire un petit travail supplémentaire.

— Mon pauvre frère, tu travailles déjà tant !

— Il le faut, Clotilde ; si nous n'agissons pas avec énergie, nous ferons des dettes ; Emmeric ne serait qu'à demi élevé, et notre pauvre mère souffrirait. Quand on accepte un devoir, c'est tout entier qu'il faut l'accomplir. »

Elle l'embrassa et, prenant parmi les registres et les papiers qui surchargeaient sa table, une petite lettre, elle la lui mit sous les yeux. Il lut :

« Cher oncle,

« Je puis disposer de quelques heures par semaine, mes rôles faits, et je serais bien heureuse si elles pouvaient me servir à gagner un peu plus d'argent. Je demande des copies, et je trace ceci de ma plus belle écriture afin que vous puissiez, sur l'échantillon, me procurer des acheteurs. »

« Je jette la plume pour vous sauter au cou et vous embrasser. »

« Votre nièce CLOTILDE. »

« Nous avions la même pensée ! dit Michel avec émotion. Pourvu que tu ne te fatigues pas trop ! »

IX.

UNE APPARITION

Le lendemain Michel entra, le cœur palpitant, dans le bureau particulier de M. Labriche ; il allait tenter une démarche qui coûtait fort à sa timidité, fille d'une extrême fierté, et l'aspect froid, roide et sec de son patron n'était pas fait pour l'encourager. Il avait été jeune cependant, ce patron, et petit commis, et pauvre, mais comme il avait bien oublié son grenier et la misère de vingt ans ! il traitait en ce moment avec un étranger une grosse affaire d'alun et de borax. Michel se retira et attendit dans le bureau voisin, calculant intérieurement ses chances de succès ou de refus. M. Labriche reconquist enfin son client, en répétant :

« A trente jours n'est-ce pas ? et voyant Michel, il lui dit :

— Vous voulez me parler, monsieur Maurand, entrez ! que demandez-vous ? je suis pressé. »

— Monsieur, répondit Michel d'une voix émue, je sollicite une augmentation d'appointements... Je travaille avec zèle, vous devez le reconnaître ; je suis au courant de ma besogne autant que mon père a pu l'être, et pourtant... »

Il fut interrompu : la porte venait de s'ouvrir ; une svelte figure glissa à côté de lui et vint s'accouder familièrement sur le bureau de M. Labriche. Michel reconnut ce jeune visage, ce teint transparent, ces cheveux d'un blond cuivré et ces yeux pleins d'étincelles ; il avait vu souvent passer cette apparition dans les sombres cours de l'usine, au milieu des sacs et des tonneaux ; il l'avait vue en calèche, partant pour la promenade en robe rose et des fleurs sur les genoux ; il l'avait vue un soir partant pour le bal

tout environnée d'un nuage de crêpe blanc et portant un diadème de rose thé; il la connaissait: c'était Isabelle, la fille unique de M. Labriche.

Lui-même, le patron, sourit à cette aimable figure, et lui dit en badinant, de sa voix la plus douce :

« Eh bien ! tu viens encore me déranger ? je suis en affaire avec M. Maurand qui veut une augmentation ; et toi, tu veux de l'argent aussi, n'est-ce pas ? »

Elle tourna son regard vers Michel d'un air doux et étonné :

« Une augmentation d'appointments ! dit-elle ; eh bien ! mon petit père, il faut la donner. Pourquoi refuserais-tu ? Je ne viens pas te demander de l'argent ; j'en ai beaucoup ; je viens te consulter. »

Michel fit un mouvement pour se retirer ; M. Labriche ne le retint pas ; Isabelle continuait son discours. Le jeune homme retourna à son poste habituel, et il se trouvait que son pupitre était adossé à une porte, condamnée depuis longtemps, qui ouvrait dans le bureau de son patron. La voix nette et vive d'Isabelle le poursuivit, et il ne put se défendre d'entendre, sans toutefois écouter...

« Père, écoute-moi donc !... tu sais que grand-mère m'a donné cinq cents francs pour mon cadeau de Noël ; que vais-je en faire ? dis ! Mère me conseille de les garder tout simplement ; mais cela m'ennuie. Toi, que dis-tu ?... ne reprends pas ta plume, je ne veux pas ? écoute... mène-moi à Paris, rue de la Paix, je trouverai bien là à employer mon argent. Veux-tu ? »

— Tu crois que j'ai le temps, grande enfant ? Vois, on est dérangé à chaque instant... tantôt, c'était un client, puis, ce commis qui veut qu'on l'augmente...

— Et maintenant, c'est moi, ta fille, dit-elle, et son rire tinta comme une musique aux oreilles de Michel. Mais, mon petit père, tu n'avais qu'à dire *oui* au commis, il serait parti content. Il n'a pas l'air heureux, j'ai bien vu ça, moi, du coin de l'œil. Il est pâle et il a une redingote usée. Il faut lui donner ce qu'il demande.

— Vas-tu me laisser la paix, enfin ! tu ne sais ce que tu dis.

— J'en suis convaincue ; mais tu vas me conduire à Paris, et tu donneras une belle augmentation au commis. Ce n'est pas si amusant de passer sa vie les yeux cloués sur un registre. Viens-tu ?

— Dis qu'on attelle, va mettre ton chapeau, ne sois pas longue, et puis laisse-moi tranquille pour le reste de l'année. »

Michel entendit la jolie voix qui fredonnait une petite fanfare ; la porte du bureau se ferma, le silence se fit ; un quart d'heure après, une voiture sortit légèrement dans cour : il alla à la fenêtre avec un mouvement aussi prompt qu'involontaire, et il vit passer, emportés au trot de deux che-

vaux gris, M. Labriche et Isabelle, dont les cheveux blonds sortaient d'un petit chapeau de feutre noir et qui était enveloppée jusqu'au cou dans ses fourrures. Il se rassit devant ses registres en soupirant. Le soir M. Labriche le fit appeler et lui dit : « J'ai examiné votre demande, elle me paraît équitable, monsieur, et nous augmenterons de six cents francs vos appointements. Quant au travail supplémentaire dont vous avez parlé au caissier, je pourrai vous le confier ; vous le ferez chez vous.... C'est entendu. Bonsoir et bonne année. »

Michel sortit ; il retourna à pied à Montmorency : son pas allègre frappait la terre durcie ; dans le brouillard du soir, il voyait flotter une tête blonde, et au milieu du silence de la campagne, il entendait cette jeune voix qui avait plaidé sa cause, et qui avait dit avec douceur :

« Il n'a pas l'air heureux... »

Il était heureux, en ce moment, il était un peu fou.

X

Le surlendemain Clotilde reçut par la poste un paquet assez volumineux, où se trouvait un billet de son oncle Edme :

« Chère Clotilde,

- » Voici un savant manuscrit sur les rapports
- » de la langue basque et de la langue berbère
- » barbouillé, couvert de surcharges et de ratures ; le travail du copiste intelligent sera payé à proportion des difficultés vaincues.
- » Courage, ma chère petite. De meilleurs jours
- » viendront peut-être, mais, quoi qu'il arrive, tu
- » auras l'immense satisfaction du devoir accompli. Je n'ai d'autres étrennes à vous offrir à tous
- » que ma tendresse, qui n'est pas chose nouvelle,
- » partagez-la, et garde-s-en une bonne part pour
- » toi, ma chère et vaillante filleule.

» Edme MAURAND. »

— Et pas d'étrennes ! demanda Claire qui avait assisté avec un certain désappointement à l'ouverture du paquet ; rien qu'un affreux tas d'écritures !

— J'aime mieux cela que des étrennes, répondit Clotilde, en emportant son trésor dans sa chambre. »

Les deux lampes, à dater de ce jour, veillèrent bien avant dans la nuit, et quand vint l'été, le soleil, si matinal qu'il fût, trouva Clotilde et Michel au travail. Beaucoup de savants et de gens de lettres confièrent leurs hiéroglyphes à la jeune fille qui déchiffrait si bien les plus mauvaises écritures, et Michel ne cessa de réclamer des travaux supplémentaires ; les deux bouts se rejoignirent, Emmeric fit sa seconde, et son frère lui acheta tous les livres classiques qui lui étaient nécessaires ; Claire eut une maîtresse de piano, car sa mère envisageait vaguement, dans un lointain avenir, la possibilité qu'elle donnât des leçons, largement payées, dans les beaux châteaux

d'Erment, de Deuil ou d'Herblay, jusqu'à ce qu'Emmeric eût acquis une position brillante et stable, qui lui permit de faire sortir les siens des limbes de la pauvreté. Elle rêvait.

Michel rêvait aussi. Depuis son retour d'Italie, il avait contracté l'habitude d'écrire à son maître M. P...; c'était le seul épanchement et la seule distraction qu'il se permit. Plus d'une de ces lettres n'était pas allée à sa destination; plus d'une, les plus intimes peut-être, avaient été brûlées aussitôt qu'écrites: le cœur oppressé qui les avait dictées était déchargé, et la feuille confidente s'était vue jetée au feu. M. P... recevait régulièrement les lettres qui parlaient de la famille, de la situation présente, mais les troubles et les combats de son pauvre élève n'étaient mis sous ses yeux que bien rarement. Michel lui écrivait, au début de cette année, au seuil de laquelle nous l'avons vu :

« Vous qui aimez le beau classique, sévère, peut-être ne trouveriez-vous pas charmante cette vision qui a glissé devant moi et qui m'a fait penser au vers du poète :

Un ange a passé dans ma nuit !

Elle ne ressemble pas à ces figures grecques, impassibles et belles, ni à ces profils romains si réguliers et si fiers; non, elle n'est que jolie, mais quelle physionomie enjouée et douce! Quelle fête pour les yeux que ce front limpide, quelle joie pour les oreilles que cette voix au timbre argentin, quelle fête surtout pour le cœur que cette bonté d'ange et cette gaieté d'enfant! Elle mène toute la maison, je le crois bien! M. Labriche ne s'est enrichi que pour elle, dit-on... Ah! voilà le malheur : elle est riche, et moi...

» Pourtant, mon cher maître, si sous vos auspices il m'avait été donné de poursuivre ces études auxquelles j'étais prédestiné, j'aurais pu arriver à la réputation... Mon nom serait parvenu jusqu'à elle, non pas comme le nom d'un obscur commis de son père, objet de sa pitié... cette pitié, croyez-le bien, ne m'offusque pas, non; je me sais bon gré de la lui avoir inspirée... J'entends toujours sa délicieuse voix, disant : *Il n'a pas l'air heureux...* elle ne me dira jamais autre chose, mais c'est quelque chose que d'avoir un jour, un seul jour, attiré son attention.

» Mon cher maître, je suis un fou. Pardonnez-moi; je déraisonne, mais néanmoins je travaille et je suis ma route. Elle n'est pas gaie : elle ressemble à ces routes des environs de Paris, blanches au soleil, poudreuses, sans ombre, sans fraîcheur, que les pauvres chevaux parcourent à grand renfort de muscles et la sueur aux flancs. Ils vont, ils vont jusqu'au bout, j'irai jusqu'au bout : le devoir le veut ainsi, et la seule consolation que j'aie, c'est l'idée que ma pauvre mère doit un peu de repos à mon labeur et à mes sacrifices.

» Il y a Dieu. Depuis que je suis malheureux,

je pense à lui sans cesse. Il voit mon âme et il est mon père, cela suffit.

» Allons, je sens que je ne vous enverrai pas encore cette lettre-ci. Je vais vous écrire que je suis augmenté. »

Il reprit sa plume quelques jours plus tard :

« Je l'ai rencontrée dans une rue de Saint-Denis, près de la basilique; elle était avec sa mère, je les ai saluées. M'a-t-elle reconnu? Oh! qu'importe! que suis-je et que serai-je jamais pour elle! Le même jour, je l'ai entendue chanter : j'aidais à une grosse besogne pressée au magasin; j'annotais les tourées d'acide sulfurique qui allaient être expédiées, et tout à coup cette voix d'oiseau, juste et douce, vint jusqu'à moi. Que chantait-elle? une romance, un rien, mais jamais la plus céleste harmonie ne ravit davantage... Je voudrais entendre cette voix au moment de la mort... Mon cher maître, il est donc vrai que tout homme doit payer tribut à cette folie? Je me croyais à l'abri : je pensais n'avoir d'amour et de regret que pour l'art auquel j'ai renoncé; je me croyais marié avec un devoir austère; je croyais toutes les portes fermées aux rêves insensés de l'imagination. Eh bien, non! Une enfant vient, elle rit, elle parle, et voilà une âme bouleversée. Je vis machinalement au bureau; j'écoute si un pas léger résonne dans la cour, si une voix parle dans le bureau à côté... à la maison, mon idée fixe flotte devant moi, et, comme le malheureux de la fable, j'étreins une nuée, une image, une apparition. Isabelle ne sera jamais autre chose pour moi...

» J'ai repris mon ébauchoir, j'ai fait un médaillon... il ressemble... que ne puis-je vous le montrer! Ici, personne ne l'a vu, non, pas même Clotilde, cette douce compagne de mon travail et de mes peines. Elle ne me comprendrait que trop bien, elle; son rêve d'affection et de mariage n'est pas fini : elle espère encore. Moi, je n'ai jamais espéré... Si je pouvais espérer, si, dans cette nuit obscure, je découvrais un point lumineux... Mais rien, tout est sombre dans mon âme et dans l'avenir.

» Encore une lettre qui ne partira pas; elle n'ira pas à Rome... Rome et Isabelle : deux noms qui me font battre le cœur. »

Nous ne citerons que ces pages : elles en disent assez, mais combien d'autres furent écrites et lacérées, combien de larmes versées, combien de soupirs silencieux! Et Michel vivait de sa vie terre à terre de tous les jours; il devenait un excellent commis; sa volonté s'attachait au devoir, pendant que son imagination et son cœur fuyaient vers des régions idéales qu'il ne devait pas atteindre.

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

LEQUEL CHOISIR

SUITE

Antoinette n'entrevoit aucune étoile terrestre à l'horizon ; elle ne se récitait point de vers ; mais elle rêva que son frère André, de retour des antipodes, laissait tomber de ses lèvres autant de fleurs que de paroles ; elle les rassemblait en gerbe ; cependant, la gerbe étant liée, Henri Lecomte la lui enlevait pour l'offrir à Paule.

Cette chère Paule, un peu pâle le lendemain, dut s'abstenir de marcher. Elle fit rouler son fauteuil dans le jardin et y reçut la douairière de Chabrols, flanquée de son neveu :

« J'avais ce matin la plus maussade migraine du monde, ma petite belle ! affirma la tante esclave ; mais mon tyran n'y regarde pas de si près : il mourait d'envie de vous apporter son hommage, et il m'a fallu marcher quand même ! Je ne le regrette pas, il est vrai, car le charme opère déjà : à mesure que je vous regarde je sens le mal diminuer. »

Georges, qui s'était fait prier pour venir aux Ormes, faillit protester de son innocence ; mais il s'y trouvait si bien en ce moment, qu'il remercia mentalement sa tante de l'y avoir entraîné.

La douairière avait recueilli de minutieux renseignements depuis la visite de ses voisins :

Dot suffisante, fortune bien équilibrée, moitié terres et moitié capitaux. Aucune maladie héréditaire dans la famille ; nulle tante à succession, mais point d'oncle banqueroutier. Éducation complète, du sérieux et du brillant. Physique... en vérité, le physique plaçait sa cause lui-même... et la gagnait !

« Parité dans les situations, dans les fortunes et dans les familles, s'était dit madame de Chabrols ; parité dans les personnes, les éducations et les goûts, parité sur toute la ligne ; c'est rare ! Toutes choses égales d'ailleurs, ce mariage est convenable pour Georges, et, décidément, je veux qu'il épouse... non, c'est lui qui est déjà fou de cette belle enfant et qui saura bien me forcer à la prendre pour nièce. »

En attendant cette obligation, la douairière commençait son siège, et il faut convenir qu'elle le menait habilement. Ni trop, ni trop peu d'amabilité, des compliments délicats sous une apparente brusquerie, juste ce qu'il fallait pour flatter l'amour-propre sans éveiller la défiance ; un dégageant complet et une manière de regarder

les choses de très-haut, qui donnait un grand prix à ses suffrages, mais une petite pointe d'attendrissement au moment opportun. Enfin, ce fut parfait !

Malheureusement, cette prodigieuse dépense de menus moyens confirma Georges dans sa réserve timide ; sa tante faisait tant de frais à son intention qu'il se crut dispensé de s'en mêler. Il ne parla guère que par monosyllabes ; mais sa physionomie expressive disait assez l'intelligent intérêt qu'il prenait à la conversation. Seulement Paule ne le regarda pas une fois, et demeura persuadée que s'il ne disait rien... il n'en pensait pas davantage.

En descendant l'avenue pour retourner chez eux, madame de Chabrols et son pupille rencontrèrent Henri Lecomte qui la montait à cheval.

« Il a vraiment de la race ce garçon-là, remarqua la douairière, en lui rendant son salut ; le connais-tu, Georges ? »

— C'est le solitaire, fit le neveu, en pensant à autre chose.

— Ah ! oui, cet original qui a refusé de se laisser présenter dans nos châteaux par le curé.

— Dame ! le bruit court qu'il donne tout son temps au travail, et même que, les jours ne lui suffisant pas, il passe debout une grande partie des nuits.

— Je serais curieuse de savoir à quoi faire, par exemple ! En tout cas, ce n'est point ici qu'il viendrait chercher un collaborateur, j'imagine ! Je trouve donc étrange qu'un monsieur aussi peu soucieux d'être accueilli chez la douairière de Chabrols et dans les villas voisines ait ses entrées aux Ormes. Qu'est-ce que cela signifie ? »

La tante esclave se fit cette question tout le long du chemin, sans pouvoir y répondre. Il lui poussa bien par-ci par-là quelque velléité de soupçon jaloux ; mais elle eût pensé faire injure à son neveu en s'y arrêtant. Qui était assez fort pour se placer en travers de son chemin ? assez audacieux pour lui disputer une conquête ? assez triomphant surtout pour le distancer ? Et si Georges eût manqué de tous les avantages qu'on se plaisait à lui reconnaître, si l'aveugle destin l'eût dépouillé de toutes ses supériorités, si le premier venu avait pu lui dire :

« Que te reste-t-il ? »

— Moi! aurait fièrement répondu madame de Chabreys, se dressant comme Médée dans la conscience de sa force. « Moi, dis-je, et c'est assez! »

Elle reprit donc bientôt sa triomphante quiétude, et quand la grande porte de sa cour s'ouvrit devant elle, en imagination elle meublait la chambre de sa nièce future.

« Du reps mauve? non... c'est demi-deuil. Du lin bleu? toutes les petites bourgeoises de Flacé, de Saint-Clément et de la Madeleine se donnent ce ton-là maintenant. Du velours vert? fi! cela fait songer aux antichambres ministérielles. Du damas blanc? c'est prétentieux et passé de mode. Du rose! peuh!... quel choix embarrassant! »

Henri Lecomte, sans se douter des préoccupations qu'il causait à la curieuse dame, avait poursuivi son chemin, très-préoccupé lui-même et tenté de retourner en arrière.

Le matin, en s'éveillant après peu d'heures d'un sommeil léger, il s'était dit et répété qu'une visite aux Ormes s'imposait d'elle-même à lui pour ce jour-là! c'était vraiment d'une politesse élémentaire; il ne pouvait se dispenser d'aller prendre des nouvelles de Paule, sous peine de passer pour un rustre!

Il n'eut pas de mal à s'en convaincre et, l'état de sa mère lui permettant de la confier aux soins d'une servante, il mit son cheval au trot pour quitter Montaigu. A mesure qu'il avançait, toutefois, cette allure lui sembla trop rapide; il la ralentissait de minute en minute; et c'est au pas qu'il enfila l'avenue des Ormes. Irait-il même jusqu'au bout?

Après tout, cette démarche n'était-elle pas discrète? Ne semblerait-il point se targuer d'un service rendu pour imposer sa visite? Qu'était-il pour cette famille heureuse, lui? et qu'importait à ces privilégiés l'intérêt plus ou moins vif qu'il pouvait leur porter?... décidément: non, il n'irait pas plus loin!

Il était sur le point de rebrousser chemin, quand l'idée d'un accommodement lui vint:

Il ne s'arrêterait point aux Ormes; il ne mettrait même pas pied à terre; mais il s'informerait, auprès des domestiques si l'accident de la veille n'avait pas de suites fâcheuses. Déjà même il cornait sa carte à l'avance, quand une voix sonore le fit tressaillir.

« Rencontre opportune! s'écriait Pierre Barance; j'allais chez vous, monsieur le sauveur; mais une fois hors de cette avenue, qui sait si j'aurais justement choisi les chemins par lesquels vous m'arriviez. Il me tardait de vous renouveler mes remerciements, voyez-vous, et de vous dire que votre protégée en sera quitte pour la semonce paternelle et pour quelques jours de repos. J'aime autant, d'ailleurs, que vous vous en assuriez vous-même. Venez au jardin rejoindre ces demoiselles.

« Ces demoiselles, » en ce moment, ressem-

blaient à deux bambines; on leur aurait donné dix ans, si leur taille n'avait pas, du premier coup, démenti cette conjecture, tant leurs rires en fusées et leurs mouvements espiègles se rapprochaient du premier âge.

Elles avaient entrepris d'enlever à M. Chauvel une grappe de Mormans, une belle grappe dorée qu'il défendait plaisamment contre leurs convoitises. Il l'agitait devant leurs yeux en ré pétant:

« Vous ne l'aurez pas! »

Et les petites mains blanches se démenaient, agiles, menaçant fort le fruit défendu.

« Vous l'aurez, vous! » s'écria soudainement le vieillard, s'adressant cette fois au visiteur que les jeunes filles ne voyaient pas venir. Et, se levant d'un bond presque juvénile, il lui lança la grappe par-dessus la tête des rieuses, qui se retournèrent vivement:

« Ah! grand-père, quelle trahison! il fallait nous avertir, au moins! murmura Paule confuse.

— Si c'était une pomme, reprit le vieillard dans une reminiscence mythologique, si c'était une pomme, je vous dirais de l'offrir « à la plus belle; » mais... Eh! bien, mon gendre, quels signaux me faites-vous donc là?... Me croiriez vous capable de dire des folies? »

L'entretien commencé ainsi semblait peu facile à poursuivre. Paule changea la situation en demandant à rentrer.

Monsieur Barance prit un bras de son fauteuil; Henri, l'autre; et tous deux l'enlevèrent sans que ce charmant fardeau leur pesât aucunement.

Sur le piano du salon, s'étalait une partition nouvelle. M. Chauvel, quelque peu mélomane à ses heures, pria Antoinette d'en déchiffrer l'ouverture; et la jeune fille, très-bonne musicienne, s'y prêta gracieusement.

« A ton tour! fit-elle ensuite, se tournant vers sa cousine; voici un air qui me semble merveilleusement dans ta voix; ne l'essayeras-tu point?

— Je le veux bien; mais à la condition que tu diras avec moi le duo suivant.

— C'est cela, c'est cela! j'adore les duos! affirma l'aïeul; il est vrai que je leur préfère encore les trios.

— En voici justement un qui me paraît facile, remarqua Antoinette en feuilletant le gros volume: deux soprani et un baryton.

— Malheureusement, je ne puis m'offrir comme baryton, et mon gendre, qui chantait jadis le rôle du roi dans la *Favorite*, vient de nous fausser compagnie pour dire bonsoir à son chenil! Mais j'y pense... peut-être monsieur le comte.

Henri voulut se récuser; le vieillard insista.

« Je vous assure, monsieur, que je n'ai pas filé un son depuis deux ans, et que je ne saurais...

— Allons donc, mon voisin: si vous chantiez il y a deux ans, c'est que vous aviez de la voix; si vous en aviez alors, pourquoi donc en man-

queriez-vous aujourd'hui ? et si vous n'en manquez pas, est-ce généreux de nous refuser le plaisir de vous entendre ? »

Les pensionnaires elles-mêmes ne se font plus prier.

Alors, pour ne pas « se faire prier », Henri s'approcha du piano et se pencha vers la partition. Dans ce mouvement, son front effleura les cheveux de Paule, qui avançait la tête en même temps : tous deux rougirent en se reculant avec vivacité.

« Eh bien ! vous ne commencez pas ? demanda le grand-père ; qu'attendez-vous donc ? »

La voix d'Antoinette, une voix de velours, s'élevait d'abord seule dans un récitatif mélancolique en mineur ; celle de Paule, brillante et souple, y répondait bientôt ; puis, dans un majeur imprévu, les trois voix s'unissaient pour se diviser, alterner, se répondre ensuite, et se confondre dans un ensemble final.

« Bravo ! criait le grand-père en frappant l'une contre l'autre ses mains ridées ; bravissimo ! avec un peu d'étude, vous enlèverez cela merveilleusement. Quelles notes pleines et vibrantes vous lancez, monsieur le comte ! Quel timbre distingué ! Vraiment, nous venons de faire en votre talent musical une découverte merveilleuse ; et si vous consentez à nous accorder souvent le plaisir de vous entendre, vous me rajeunirez à n'y pas croire, je le sens bien. »

Henri se promit de ne répondre à cette invitation que le plus discrètement possible. Il trouverait des prétextes, il inventerait des obstacles, il se tiendrait en garde, enfin, contre l'attrait de cette maison. Il se le promettait en s'éloignant, l'oreille encore charmée par la voix des jeunes filles ; et certes, il était sincère avec lui-même. Néanmoins, quand il regut le lendemain la visite de Pierre Barance, quand celui-ci lui réitéra cordialement l'invitation de son beau-père, il sentit sa résolution faiblir ; et, deux jours plus tard, il se prouvait, par un ingénieux raisonnement, qu'il ne pouvait tarder davantage à s'informer de la santé de Paule.

Elle n'était pas mieux, au contraire ; impatiente de reprendre ses habitudes, elle avait voulu marcher trop tôt et la douleur réparait. Deux ou trois autres tentatives de mouvement, tout aussi peu opportunes, prolongèrent encore sa réclusion ; et le « solitaire » se vit forcé de multiplier ses visites. Chaque fois, même, il les allongea un peu plus ; et, vraiment, ce n'était point sa faute. Pierre Barance avait tant de beaux coups de fusil à lui raconter ! L'aïeul prenait si grand plaisir à lui faire chanter la *Dame blanche*, cette vieille passion de son jeune temps. Et puis, ne fallait-il pas aider charitablement la famille des Ormes à distraire Paule ? Il lui lisait complaisamment les revues en vogue ; et Pierre Barance le laissait faire, car il pressentait les passages un peu vifs avec un tact merveilleux, et sau-

rait par-dessus si habilement que l'on ne devinait pas les coupures.

Enfin, une sérieuse et douce intimité s'établissait peu à peu entre le « solitaire » et ses voisins, et les progrès en étaient si naturels qu'ils ne songeaient pas à les remarquer.

La douairière, absente, bien à contre-cœur, pendant quelques semaines, n'avait pu suivre les phases de cette liaison ; aussi au retour fut-elle frappée de son épanouissement :

« Peste ! songea-t-elle, voilà des assiduités qui ne me disent rien de bon... Ce beau ténébreux, avec ses airs de prince déguisé, pourrait bien... Hum ! je crois qu'il devient temps d'ouvrir le feu sans faire plus amplement de la diplomatie. Georges !

— Ma tante ?

— Depuis quelque temps, tu m'inquiètes ; je te l'avoue sans préambule.

— Moi ?

— Ne joue pas l'étonnement ; tu devrais me faire l'honneur de penser que j'y vois clair.

— Mais, ma tante...

— Mais, mon neveu, à moins de me poser un bandeau sur les yeux, comment ne serais-je point frappée de ta pâleur depuis... depuis certaine visite... »

Georges se regarda naïvement dans la glace : jamais il ne s'était vu si vermeil.

« Non-seulement tu pâlis, mon enfant, mais tes joues se creusent, tes yeux se cernent, ta santé... »

Georges faillit consciencieusement se tâter le pouls.

« Et tes nuits !... tes nuits sans repos ni sommeil !... »

Georges affirma qu'il dormait à poings fermés.

« Allons donc ! est-ce que je ne sais pas à quoi m'en tenir ? Ta chambre n'est-elle pas au-dessous de la mienne ? Ne suis-je pas réveillée en sursaut par des plaintes étouffées, par de bruyants soupirs ? Tu troubles mon sommeil, mon pauvre ami ! »

Georges, en vérité, ne se soupçonnait pas coupable à ce point.

« Écoute, mon enfant, trêve à la sentimentalité. »

Et la vieille dame rajustait son bonnet.

« Il faut savoir ce qu'on veut ; et comme vouloir c'est pouvoir, il me semble inutile de gaspiller ses forces dans les bagatelles du préambule. »

Et la vieille dame enfilait ses mitaines.

« Or, pour s'entendre il faut parler, comme disent les bonnes gens ; et ils ajoutent : « Il n'y a qu'un mot qui serve. »

Et la vieille dame massait sa prise.

« Donc, ce mot, je vais le prononcer : Tu es amoureux ! amoureux fou ! amoureux archi-fou ! cela se voit de reste ! »

Et la vieille dame pinçait fortement ses lèvres minces.

« Eh bien ! mon ami, je ne m'opposerai pas à ton bonheur. Je souscris des deux mains à l'accomplissement de ton vœu le plus cher. Ton idole sera la mienne. Épouse-la, puisque tu le veux absolument. Je te donne mon consentement formel. C'est ainsi. »

Et la vieille dame huma lentement sa prise en étant ses mitaines.

« Mais, ma tante...

— Feraï-je la demande par écrit ou verbalement ?

— Mais, ma tante...

— Par écrit... c'est plus digne ; verbalement... c'est plus adroit.

— Mais, ma tante...

— Mais, ma tante ! mais, ma tante ! que signifie ce refrain ? Voyons : me suis-je trompée ? L'aimes-tu ou ne l'aimes-tu point, cette jolie Paule ?

— Je l'adore ! mais...

— Désires-tu ou ne désires-tu pas l'épouser, cette belle enfant ?

— C'est mon vœu le plus ardent ! mais...

— Mais ?

— J'ignore de quel œil elle me voit ; peut-être rira-t-elle de ma présomption ; peut-être...

— Peut-être ne verra-t-elle point que l'Apollon du Belvédère n'est qu'un magot auprès de toi, n'est-ce pas ? Peut-être lui cachera-t-on que tu es de bonnes mœurs, de jugement sain et d'esprit cultivé ? Peut-être n'entend-elle jamais parler de ta fortune et de ta parenté ?... Innocent, va !... Tiens, je hausse les épaules en t'écoutant, et tu mériterais...

— N'achevez-pas, je vous en prie ! Ainsi, réellement, vous croyez...

— Je crois que, avant un mois, j'aurai pour nièce la plus jolie femme du pays ; laisse-moi faire. Quand je veux une chose, d'avance cette chose est faite. C'est ainsi. »

Ma Révérende Mère,

Vous écrirai-je cette fois sans interruption et viendrai-je à bout de ma lettre tout d'une haleine ? Je l'ignore ; ce que je sais, du moins, c'est que je vais le tenter. Pour y parvenir, je me suis éveillée avec l'aube ; me voici levée de bonne heure comme on se lève au couvent... au cher couvent que vous dirigez... ah ! mon Dieu ! que je m'y trouvais bien ! Je ne peux songer à lui sans soupirer et j'y retourne en esprit cent fois le jour, malgré les plaisirs que m'offre en ce moment la vie de château.

Ne croyez pas que je décore notre maisonnette des Ormes de ce titre ambitieux ; non vraiment ! Ce n'est donc pas des Ormes que je vous écris ; ce n'est pas le toit paternel qui m'abrite, mais je date mon épître d'un château pour tout de bon,

avec des ailes, des tours, des colonnades, une foule de belles choses dont l'ensemble compose, dit-on, un style Renaissance d'une correction suffisante. Malheureusement, c'est un château neuf ! Je ne lui découvre que ce défaut ; mais, véritablement, c'en est un pour un château, n'est-ce pas ?

Ce n'est pas toutefois une race nouvelle qui l'habite : les de Lubecque remontent aux croisades. Je croirais volontiers qu'ils peuvent chercher leurs aïeux beaucoup plus loin même et que les temps bibliques les ont chargés de transmettre jusqu'à nous les traditions patriarcales, tant chaque branche de cette famille se charge de fleurs et de fruits. Jacob n'avait pas plus d'enfants que le vieux Gontran de Lubecque dont le portrait me fait des yeux sévères quand je valse devant lui. Ses nombreux fils se sont éparpillés par le monde, au vent capricieux de destinées différentes. Le plus jeune est celui qui nous reçoit en ce moment. Il a épousé à Paris une femme charmante qui appartient à la haute finance, et bien qu'il ne se soit pas trouvé dans son trousseau la moindre brindille d'arbre généalogique, il paraît charmé de la manière dont elle porte son tortil de baronne ; elle perpétue d'ailleurs les traditions de cette famille et notre hôte compte déjà autant de fils et de filles que de frères et de sœurs. Tout ce petit monde en baverons et en jupons gazouille, sautille, papillonne autour des invités plus que ceux-ci ne le voudraient ; mais monsieur et madame de Lubecque ont pour principe de laisser toute initiative à leurs enfants et de ne les gêner en rien ; à mon avis, c'est les rendre fort gênants eux-mêmes ! Ces anges lutins dorment encore ; en attendant qu'ils fassent bruyamment irruption dans ma chambre, je m'empresse de tracer quelques lignes que leurs petits doigts, enduits de confitures, n'effaceront pas, je l'espère. Ils ne sont pas d'ailleurs les seuls interrupteurs que j'aie à redouter : nous menons ici une vie très-mouvementée et ce n'est point au château de Lubecque, en vérité, qu'il faudrait chercher le calme champêtre, la solitude et le silence !

On s'y lève assez matin, mais non pour jouir des charmes de l'aurore, pour aspirer la brise matinale et boire la rosée au bord des corolles qui s'effeuillent : c'est afin de recevoir et de préparer son courrier, disent ces dames ; en réalité, c'est pour prendre le temps de soigner sa toilette du déjeuner ! durant ce premier repas, toujours très-animé, on discute l'emploi de la journée et l'on dresse le programme des divertissements à venir ; c'est la chasse qui réunit le plus d'adhésions : autre costume à endosser. Les uns suivent les chasseurs en voiture : hypocrite simplicité, robes de rien, une étoffe de coton, un cotillon de toile qui coûte deux cents francs ! Les autres, pour monter à cheval, exhibent un costume d'amazone du faiseur en vogue ; la coupe en est sévère : pas d'ornements, grande sobriété de détails ; mais cette sobriété-là fait justement

froncer le sourcil aux pères et aux maris ! ils savent ce qu'ils la paient.

Quand nous avons fait retentir la forêt de Chapaize du son du cor et des aboiements de la meute, nous rentrons pour dîner, mais, avant de se mettre à table, il est urgent de changer de toilette. Ah ! de combien de caisses il faut se faire suivre pour aller passer huit jours à la campagne chez des amis !

Vous croyez, chère Mère, qu'alors nous avons dit notre dernier mot de la journée et qu'il ne nous reste plus à compter avec les « changements de décorations ». Ah ! que vous vous trompez ! et les charades, les proverbes, les comédies, les opérettes, vous n'y songez donc pas ? C'est là qu'il nous faut déployer de l'invention, de l'activité, du savoir-faire et du bon goût ! Costumes de soubrettes et de grandes dames, costumes nationaux et étrangers, costumes du jeune âge et de la vieillesse, costumes d'autrefois et d'aujourd'hui, costumes de toutes formes et de toutes couleurs, costumes de tous les états et de toutes les saisons, nous n'avons plus que ce mot sur les lèvres et cette préoccupation dans l'esprit. C'est égal, c'est bien fatigant de s'amuser de la sorte !

Voilà d'étranges confidences, ma bonne Mère ! vos oreilles habituées aux pieuses causeries ne s'en étonneront-elles point ? et leur permettrez-vous plus longtemps de se montrer attentives à mes récits mondains ?

Où ! car de loin comme de près, vos filles sont vos filles ! Elles ont besoin que vous sachiez tout ce qu'elles touche et que vous les suiviez, du cœur sinon des yeux, pour leur dire : C'est bien ! ou pour leur crier : casse-cou !

C'est ce dernier avertissement qu'il me semble parfois recevoir de vous, à travers le bruit de nos plaisirs... alors je me modère ; je veux me recueillir, je médite une retraite savante.... Mais est-on libre de ses mouvements et peut-on faire à sa guise dans le tourbillon auquel je me trouve mêlée ! Si vous vouliez compter les anneaux vivants de la chaîne qui m'enserre, il vous faudrait le faire sur vos doigts, ma bonne Mère, pour n'en pas perdre le nombre ! Essayez seulement et vous verrez :

Voici d'abord très-haut et très-puissant seigneur le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse. Celui-ci ne peut pas s'agiter autant qu'il le voudrait... et pour cause ! mais il n'en est que plus agitant.

Viennent ensuite la douairière de Chabrols et son neveu Georges Naire... Ah ! les terribles gens ! En post-scriptum je vous dirai pourquoi je les ai si fort en grippe.

Après eux je vous présente mon cousin André Vallier, un militaire enragé qui ne sera jamais bon qu'à guerroyer. Je lui conseille de ne pas se marier. Évidemment son amour de la gloire l'emporterait sur sa tendresse conjugale et Dieu sait l'aimable intérieur que cela préparerait à sa

femme ! Antoinette, sa charmante sœur n'est pas des nôtres ; sa mère un peu rigoriste, prétend qu'une jeune fille destinée à une existence bourgeoise et modeste ne peut, sans inconvénients, respirer l'air d'un milieu qui ne sera point le sien. Elle a parfois d'étranges préventions, ma tante Vallier !

Nous avons encore le sous-préfet de Charolles, et sa femme, le juge de paix de Cluny et ses deux filles, le député qui habite Saint-André-le-Désert et le perceur de Cormatin, un enfant prodigue de grande famille qu'on a dû mettre quelque peu au régime fortifiant de la « vache enragée. »

Tout ce beau monde semble avoir pour mot d'ordre de me gêner. Il faut convenir que la maîtresse de la maison donne l'exemple. L'aimable petite femme, ma chère Mère ! et que vous l'aimeriez ! Je ne lui crois pas une intelligence vaste comme le monde... mais elle a la répartie si originale ! peut-être son jugement n'est-il point toujours parfaitement droit... mais elle change si facilement d'appréciations qu'on lui fait abandonner sans peine une idée fautive ! on lui reproche quelque frivolité, une manière superficielle d'envisager la vie, mais il ne se rencontre pas un plus gai caractère, une humeur plus égale, et vraiment ce sont des grâces d'état : ne lui faut-il point voir un peu la vie en rose pour y faire marcher tant d'enfants à côté des fossés, des ornières et des cailloux ?

En somme, telle qu'elle est, je raffole de cette jolie baronne et c'est justice. Ne m'a-t-elle point, la première, donné son joyeux petit cœur ? ce cœur-rossignol qui me gazouille de fraîches mélodies toutes vibrantes de tendresse ?...

Eh ! bien qu'est-ce que cela ? Je vous le disais bien, ma révérende Mère, ici l'on ne s'appartient pas et, entre la coupe et les lèvres, il se trouve place pour une foule d'interruptions qui donnent le temps au breuvage de se volatiliser et de se perdre !

Cette fois l'interruption avait l'œil vif, les dents blanches et le bonnet coquet ; l'interruption souriait d'un air fûté tout en ne disant mot. Elle tenait en ses mains un gros bouquet des dernières fleurs de la saison et le déposait, tout en baissant les yeux hypocritement dans un cornet de cristal, un Baccarat authentique de bon style. Après quoi, l'interruption qui s'appelle Juliette et qui est une femme de chambre au service des visiteuses, l'interruption piroquette sur ses talons comme une soubrette de Marivaux et me laisse seule sans qu'il m'eût semblé convenable de l'interroger.

En avais-je besoin d'ailleurs ?

Ce bouquet bellâtre et fadasse ne porte-t-il pas sur chacun de ses pétales la signature de son auteur ? Ces insipides parfums mal choisis ne flottent-ils point comme le symbole d'un amour de convention tout prêt à se replier sur lui-même au premier obstacle et à prendre celui qui l'é-

prouve pour son propre objet?... Le papier roide et tuyauté qui l'entourait méthodiquement rapelaient bien la collerette empesée et correcte de la douairière de Chabrols; mais tout le reste, herbe ou fleurs, sentait son Georges Naire d'une lieue... pas moyen de s'y méprendre.

Or ce Georges Naire et sa tante m'agacent le système nerveux de plus en plus.... En post-scriptum je vous dirai pourquoi.

Que faire de ce bouquet? Le jeter par la fenêtre? Non: cette impertinence est indigne de votre élève, ma révérende Mère.

L'offrir à quelqu'une de ces dames?

Je m'en garderai bien: elle voudrait en connaître la provenance!

Le porter à la chapelle?

Ah! bonne sainte Vierge, que penseriez-vous d'un ricochet de cette façon?

Je ne peux pourtant pas le conserver là comme un salem sentimental, ni le porter à la sauterie de ce soir, ni l'effeuiller d'un air penché avec un point d'interrogation sur chaque pétale... Je sais trop la réponse monotone qu'il me servirait à satiété.

Que faire donc de ce bouquet?..

« Pan! pan! tictoc! ouvrez! ouvrez! c'est nous! c'est nous! vite! vite! »

Il n'en manque pas un! les voilà tous! ce sont les anges-lutins.

Anges-lutins, à la rescousse, sauvez-moi du bouquet!

C'est en dedans ma bonne Mère que j'avais jeté ce cri de détresse. Mais la légion de sauvetage n'a même pas besoin du demi-mot pour comprendre... elle devine avant la lettre.

Comme autant de papillons, de sauterelles ou de chevreux échappés, les petits de Lubecque filles et garçons s'abattirent sur cette proie fleurie pour se la disputer... Les tiges volaient en morceaux, les feuilles s'éparpillaient hachées; les calices émaillaient le parquet; les corolles s'effeuillaient en nuées multicolores; il pleuvait des étamines, il neigeait des pistils; les petits doigts, les petites dents, les petits pieds enfantins déchiraient, broutaient, écrasaient à l'envi tout cela pour conquérir « un souvenir de Paule! »

Il faut convenir que si ce souvenir est symbolique, l'image de Paule ne vivra pas longtemps dans ces cœurs-là!

Quoi qu'il en soit, je suis sauvée du bouquet! sauvée!! Si la phrase n'était point déchue et tombée aujourd'hui dans la trivialité, j'ajouterais:

« Merci, mon Dieu! »

Oui... mais le bouquet renaîtra de ses cendres... comme le Phénix. Maudit Phénix! non... c'est maudit bouquet que je voulais dire. Après celui d'hier est venu celui d'aujourd'hui, et celui d'aujourd'hui n'en empêchera pas un autre de fleurir demain à mon préjudice.

Ces bouquets opiniâtres empoisonnent mon

existence, décidément! eux supprimés, je jouirais de la promenade, de la chasse, de la pêche, des quadrilles et des concerts d'amateurs sans arrière-pensée, comme une heureuse pensionnaire que je suis encore à moitié. Mais avec les Naire-Chabrols en perspective... des Chabrols-Naire, délivrez-moi, Seigneur!

En post-scriptum, je vous dirai pourquoi cette tante est ce neveu me causant...

Qu'est-ce encore?...

Cette fois, la baronne elle-même entre dans ma chambre comme une fée matinale avec son aurore de cheveux blonds et son peignoir bleu céleste. Elle a tout un programme sur les lèvres, et quel programme!

Jamais nous ne viendrons à bout de tant de plaisirs en un seul jour.

D'un coup de baguette, la petite fée disperse les mélancoliques impressions qui commençaient à me gagner... elle a besoin de mon concours; elle compte sur moi... je me dois à cette amicale confiance, ma révérende Mère; aussi, vais-je vous quitter bien à regret pour me consacrer à ce devoir d'amitié. Je ne le ferai pas toutefois sans vous demander la permission de déposer sur vos chères mains les baisers de tendresse, de respect et de reconnaissance que vous ne refusez jamais de votre élève.

PAULE BARANCE.

P.-S. — Eh bien! ces Chabrols-Naire, je ne peux pas les supporter, parce que... parce que... parce qu'ils sont insupportables!

Cette lettre enjouée, dont la lecture eût charmé peut-être Pierre Barance et monsieur Chauvet, ne produisit pas cet effet sur la révérende Mère; une ombre voila son visage; un soupir souleva sa guimpe et la Mère des novices, en venant prendre ses ordres une heure plus tard, la trouva plongée encore dans une mélancolie pensive dont Paule était l'objet...

Avant d'ensevelir sous la bure monastique une beauté dont son âge mûr gardait les traces, la sainte femme avait occupé dans le monde une place enviée; un instant le parfum de l'encens mondain, l'enivrement des louanges, l'admiration de tous l'avaient troublée... son cœur s'était gonflé de plaisir devant l'hommage, l'orgueil avait enflé son esprit, et volontiers elle se fût assise sur l'autel au lieu de se prosterner à son ombre... Mais Dieu, dans sa miséricorde, daigna lui parler un jour du fond du sanctuaire... le mirage s'était vite effacé; la Foi, soufflant sur l'illusion, l'avait anéantie et la jeune fille détachée de tout ce qui flatte, de tout ce qui trompe, de tout ce qui passe, ne se souvenait plus de la tentation que pour mesurer la profondeur de l'abîme auquel Dieu l'avait arrachée.

Mais cet abîme, il était toujours béant sous les pas de la foule! Combien d'âmes s'y étaient perdues! combien d'autres s'y perdraient encore!

Et la révérende Mère tremblait en songeant que quelques-unes de ses filles en effleuraient le bord, et, entre elles toutes, la plus aimée peut-être, sa chère Paule!

Elle pria longuement dans l'angoisse de son âme, et quand elle se sentit éclairée par les lumières d'en haut... le respect que nous impose une aussi vénérable personne nous empêche de lire indisrètement derrière son épaule; peut-être garderions-nous moins de retenue avec la jeune élève; mais quand celle-ci reçut des mains du facteur cette missive toute maternelle, elle monta à cheval en tête d'une bande joyeuse et la glissa dans sa poche si précipitamment et avec une telle maladresse... qu'elle ne l'y retrouva pas quand elle voulut la lire!

Elle était bien jolie ce jour-là dans son amazone de drap vert sombre, la fille de Pierre Barance! cela semblait du moins l'avis général, et Paule ne put se méprendre au sens des regards fixés sur elle. Elle en éprouva une sorte d'excitation joyeuse qui donnait plus d'animation à son teint, plus de grâce à ses mouvements, et plus de vigueur au poignet nerveux qui maniait son cheval arabe. Le sous-préfet de Charolles engagea sa femme à copier sa manière de faire siffler une cravache; et il se trouva que la femme du sous-préfet de Charolles ne conçut aucun dépit de ce conseil!

Le juge de paix de Cluny fit remarquer à ses filles que cet aplomb viril seyait mal à une femme; et les filles du juge de paix de Cluny ne ressentirent aucune satisfaction de cette critique!

Le député de Saint-André-le-Désert oublia de reproduire pour la huitième fois depuis une semaine le compte-rendu de la seule séance où il eût tenté de parler; et le député de Saint-André-le-Désert n'éprouva aucune souffrance de cette relation rentrée!

Décidément, Paule devait être une bien grande charmeuse pour que les cœurs se trouvassent ainsi disposés!

Un nuage flottait dans son ciel, cependant: un beau nuage, c'est vrai, mais enfin un nuage. Il s'appelait Georges Naire! Poussé par la bise sous les traits de la douairière, il projetait son ombre sur toutes les joies de la jeune fille, à force d'assiduité.

Naturellement, cette assiduité n'avait pu passer inaperçue; des sourires significatifs, des demi-mots approbateurs la consacraient en quelque sorte, et peu s'en fallait que le beau neveu ne passât pour le fiancé avoué de Paule; encore quelques jours de cette galante persévérance et le ride se ferait petit à petit autour d'elle: la baronne, fine observatrice, pressentait le moment où le député reprendrait la reproduction de son discours embryonnaire; elle avait l'intuition de la désertion prochaine du percepteur grand seigneur, et prévoyait pour Paule le rôle prochain

des « promises » avec son isolement et ses contraintes.

Or ce rôle effacé aurait-il sa raison d'être?

Marieuse par essence, madame de Lubecque tenait à le savoir... il ne fallait pas que l'opinion publique s'égara!

« S'ils doivent se marier, qu'ils l'aient carrément, dit-elle à son mari, resté avec elle en arrière de la bande; mais, si le beau Georges ne doit jamais donner son nom à cette charmante enfant, qu'il n'écarte du moins pas les soupirants, avec ses poses d'homme agréé.

— Lui des poses! il en est bien innocent, le timide garçon! si quelqu'un pose ici pour le mariage, ce ne sera jamais Georges, mais sa tante. Elle est habile, la douairière!

— Habile! souligna la jeune femme avec un fin sourire de supériorité féminine; habile! nous le verrons bien! Il lui faudrait en effet pas mal d'habileté pour transformer d'un coup ce grand collégien en mari! ma petite reine vaut mieux que cela, et, soit dit entre nous, elle commence, je crois, à s'en douter.

— Mais je ne vois pas... objecte le mari, moins ébloui que sa femme des perfections de Paule; je ne vois pas...

— Est-ce que les hommes voient quelque chose!

Et avec un gracieux haussement d'épaules, madame de Lubecque, lançant son cheval, rejoignit sa jeune amie.

André Vallier causait alors avec sa cousine. Pendant quelques jours il s'était tenu à l'écart dans une attitude qui paraissait plutôt froide que timide; non vraiment, personne n'eût soupçonné cet officier-là de timidité, pas plus dans un salon que devant l'ennemi; la jactance et la forfanterie lui demeuraient inconnues; mais il ignorait de même ce malaise qui prend sa source dans un désir immodéré de succès plutôt que dans une modeste opinion de soi-même.

Sans humilité comme sans orgueil, il se montrait franchement ce qu'il était, c'est-à-dire énergique, loyal et confiant. Une observatrice moins attentive que la baronne se fût trompée à son attitude envers Paule; ce dégagement apparent, ce manque de déférence pour ses opinions qu'il contrecarrait sans façon quand elles lui semblaient erronées, cette sobriété d'attentions, ce peu de soin de la prévenir et de lui plaire, tout cet ensemble enfin d'apparente indifférence, ont attesté pour elle le silence du cœur; mais madame de Lubecque ne s'arrêtait point à la surface: elle avait de merveilleuses révélations et peu d'énigmes lui refusaient leur mot.

Elle suivait donc du coin de ses yeux mi-clos des indices inaperçus par d'autres; elle observait certaines pâleurs de l'officier, certains éclairs mécontents de son regard quand Paule était trop entourée, et si monsieur de Lubecque lui eût demandé:

« Lequel des admirateurs de votre amie est le plus fervent ? »

Elle n'eût point répondu :

« C'est Georges Naire. »

Quant à Paule, l'intention suppléait sans doute en elle à l'expérience et à l'habitude d'observer, car, elle aussi semblait devenir perspicace d'heure en heure ; elle examinait curieusement son cousin comme s'il se fût révélé subitement sous un nouveau jour ; et l'on eût dit qu'elle cherchât à se rendre compte de ce qu'elle n'avait pas compris encore ; elle allait des taquineries innocentes aux provocations amicales, des petites querelles inoffensives aux concessions généreuses, et tout inconscient qu'elle fût de ce rôle inquisiteur, elle variait incessamment ses moyens ingénieux d'étudier ce terrain nouveau.

Ce jour-là, fatigués un peu des exercices violents par lesquels ils venaient de remplir les précédentes journées, les hôtes du château se promenaient en flâneurs. Aucun nouveau projet ne hantait leurs cerveaux : la guerre déclarée aux fauves de Châpaize faisait trêve un instant, et ce n'est pas d'effroi que les écrevisses des ruisseaux voisins reculaient devant eux. Les uns exploiraient en artistes les sites environnants à la recherche d'une opposition de couleurs, d'un effet de lumière, d'un mouvement du sol ; les autres se promenaient pour se promener, le regard vague et l'esprit somnolent ; le perceur, un tenorino de salon, imitait le chant des oiseaux à l'aide d'une feuille roulée entre ses lèvres ; le sous-préfet, quelque peu naturaliste, cherchait de toutes petites bêtes dans des brins de mousse ; et le juge de paix récoltait des plantes médicinales dont il expliquait les propriétés à ses filles qui pensaient à autre chose.

Et le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse ?

Le marquis de Bois-Raucourt d'Anzac de Ferlusse manquait à la partie !

Sans doute il se ménageait pour les danses de la soirée, car il projetait toujours de danser ou de faire danser, bien qu'il ne pût jamais exécuter ce projet.

Et Pierre Barance ?

Belle question ! Pierre Barance pouvait-il descendre à flâner désarmé, par un temps où les chiens ont le nez bon, et quand il avait découvert la veille des pistes intéressantes ?

Pierre Barance avait donc pris une autre direction. Le fusil sur l'épaule, la carnaissière au dos, les chiens sur ses talons, il eût bien voulu entraîner à sa suite Georges Naire dont il appréciait fort les aptitudes cynégétiques ; et peut-être Georges Naire se fût-il laissé faire sans trop de résistance ; mais, réflexion faite, il s'abstint.

Fut-il retenu par un regard foudroyant de la tante-esclave ?

Un frais sourire destiné par Paule à la baronne, sourire qui se trompa d'adresse en s'égayant sur lui, trancha-t-il la question ?

Ce point reste encore à éclaircir.

Toujours est-il que Pierre Barance partit seul, abandonnant sa fille à des chaperons presque aussi jeunes qu'elle. Il se souciait bien de l'âge des femmes vraiment ! Qu'est-ce que cela pouvait lui faire ? à quoi cela se distingue-t-il ?

S'il se fût agi d'un dix-cors ou d'un ragot, c'eût été très-différent, toutefois. Il ne se serait pas trompé de trois mois, je vous le certifie !

Donc, Paule, drapée dans son indépendance, courait la campagne en grande compagnie, sans autre mentor que sa bonne éducation. Elle en prit d'abord insoucieusement son parti ; mais bientôt une mélancolique impression d'isolement lui pesa sur le cœur ; la plupart de ceux qui l'entouraient tenaient les uns aux autres par des liens de famille : ce mari guidait la monture de sa femme avec une attentive sollicitude ; cette fille souriait tendrement à son père ; cette mère suivait son fils d'un œil heureux ; cette sœur recourait constamment à l'affectueux appui de son frère.

Les amitiés sont douces, pensa-t-elle ; mais les liens de famille, qui les remplacera ?

André Vallier, qui faisait bande à part depuis quelques instants, vit sa tête s'incliner ; il devina que ses longs cils voilaient une larme et se rapprocha d'elle avec inquiétude.

Elle leva les yeux et le regarda. Leur degré de parenté s'éloignait quelque peu, mais ce jeune homme était l'un des siens et le même sang coulait dans leurs veines. Sa présence lui fortifia le cœur, et dans un élan tout fraternel :

« C'est vous ! ah ! tant mieux ! » lui dit-elle avec un beau sourire.

La petite baronne crut le voir pâlir.

Elle voyait bien !

« C'est égal, pensa-t-elle ; il se trompe et fera fausse route. Elle n'aura jamais pour lui que la tranquille amitié d'une cousine pour son cousin. Tant mieux ! ce jeune soldat ne serait nullement mon candidat. J'aime mieux la marier à Paris. »

Cependant l'après-midi s'avancait ; le goûter envoyé d'avance par madame de Lubecque attendait les promeneurs dans une clairière de la forêt, et les appétits, surexcités par le grand air, se montraient impatients ; ils pressèrent donc le pas des chevaux et c'est avec satisfaction qu'ils entrevirent bientôt, entre les vieux troncs qui l'entouraient, le campement improvisé.

Ce fut une heure charmante que cette heure de repos.

(A suivre.)

MÉLANIE BOUROTTE.

RONDEL

Puisque Dieu nous tient dans sa main,
N'ayons jamais d'inquiétude;
Laissons à sa mansuétude
Le soin de notre lendemain.

Dieu pour nous ne fait rien en vain :
Défiance est ingratitude.
Puisque Dieu nous tient dans sa main,
N'ayons jamais d'inquiétude.

Si grande est sa sollicitude
Qu'il aplanira le chemin,
Si le chemin devient trop rude
A notre faible pas humain.

Puisque Dieu nous tient dans sa main,
N'ayons jamais d'inquiétude.

PAUL COLLIN.

REVUE MUSICALE

Linda di Chamounix. — *La Marjolaine.* — Le monument d'Auber. — Concerts.

La *Linda di Chamounix*, du Théâtre-Italien, n'a jamais été bien sympathique au public parisien. A travers quelques beautés du premier ordre se glissent des faiblesses peu habituelles au génie de Donizetti. Il a donc fallu en tout temps que des interprètes remarquables fissent adopter à l'auditoire une œuvre qui ne savait pas l'entraîner. La Persiani, la Sontag et la Patti y ont laissé des souvenirs absolument personnels. Mademoiselle Albani y a produit un effet tout nouveau, un effet d'admiration générale. Elle a fait trouver à l'ouvrage un charme qu'on ne lui connaissait pas. Aucune de ses devancières n'avait chanté aussi bien la cavatine Pollaca du premier acte :

O Luce di quest' anima!

Quel art, quel goût exquis, quel sentiment profond de la situation ! Au deuxième acte, après la malédiction, nous retrouvons la grande artiste doublée d'une tragédienne hors ligne. Qui pourrait exprimer avec plus de douleur cette phrase dramatique :

Oh! non potrei nascondermi al mondo, al genitor!

et comme la cantatrice chante et joue tout cet acte!

Aussi quelle ovation, que de rappels ! partagés par Pandolfini, un Antonio pathétique, entre tous.

Madame Sanz est un charmant Pierroto qui se tire à merveille de ce rôle, si nouveau pour son genre et sa musique d'adoption. Enfin la *Linda di Chamounix* a eu le rare privilège d'attirer la foule au théâtre Ventadour.

De l'opéra passons à l'opérette.

La Marjolaine, opéra comique en trois actes, livret de MM. Vanloo et Leterrier, musique de M. Charles Lecocq, a été représentée tout récemment au théâtre de la Renaissance. Nous avons tous entendu dans notre enfance ce gai refrain des compagnons de la Marjolaine; mais la pièce ne nous rappelle en rien ces bons souvenirs d'autrefois. La fiction a établi son quartier général dans chacun des trois actes qui nous deviennent un monde absolument inconnu. Occupons-nous donc de la musique. Elle appartient à cette veine heureuse d'où sont sorties la *Fille de Madame Angot*, *Giroflé-Girofla* et la *Petite Mariée*. C'est la même grâce mélodique, touchant encore à l'opérette par sa belle humeur, mais visant à l'opéra

comique par la distinction des motifs, la forme vocale des couplets et le rythme musical des morceaux d'ensemble. De temps à autre, quelques pointes vulgaires se jettent à travers cet esprit de bonne compagnie et y font tache. On sent cependant que M. Lecocq les évite autant que possible; mais il veut sortir le théâtre moderne de l'ornière dans laquelle il se plonge depuis trop longtemps; il veut passer de la parade à l'opéra comique par des nuances, et non par de brusques changements. Il veut fondre les teintes, et arriver, sans faire défaut au goût populaire, à le conduire doucement et mélodieusement vers une Muse plus élégante et plus choisie. Pour ne parler que des meilleurs morceaux, citons dans le premier acte, le rondeau des Blés si finement chanté par mademoiselle Granier; l'air du Carillon avec ses sonneries pittoresques; le duo des Adieux construit sur un joli air de valse, et le finale où nous avons applaudi un délicieux parlante dont le motif distingué contraste avec le rythme un peu vulgaire du chœur des Médailles.

Au deuxième acte il faut citer une jolie ronde :

Magu'lonne allant à la fontaine,

un trio charmant, et l'andante du finale, où se reconnaît la main d'un maître habile.

Le troisième acte est le meilleur des trois et le plus original; les couplets de la marchande, aussi bien que la complainte des rues, sont deux morceaux qui, pour viser au succès populaire, n'en sont pas moins de fort agréable musique.

Toute la pléiade des artistes musiciens, tous les dilettanti, tous les journalistes ont inauguré, au cimetière du Père-Lachaise, le monument élevé à la mémoire de l'illustre maître français Auber; une foule énorme se pressait autour de la tombe, désireuse de rendre un dernier hommage à l'auteur de tant d'œuvres charmantes et populaires. Messieurs Chenevrières, directeur des Beaux-Arts, Ambroise Thomas, Gounod, Reyher, baron Taylor, etc., assistaient à cette touchante cérémonie. Après que le prêtre attaché à la chapelle des Morts eut consacré le monument, la musique de la garde républicaine a fait entendre l'ouverture de la *Muette*, et les élèves du Conservatoire, placés sous la direction de M. Cohen, ont chanté le cantique du *Domino noir*, dont M. Bosquin a dit le solo d'une voix émue et touchante; puis M. Vaucorbeil a placé, sur la pierre tumulaire, une grande couronne d'or et de feuilles de laurier, au nom de la société des compositeurs dont il est le président. A quatre heures tout était terminé au cimetière; mais le soir, tout recommençait aux théâtres: en effet l'Opéra, l'Opéra-Comique et le Théâtre-Lyrique ouvraient leurs portes à la foule qui allait écouter des ouvrages du maître.

Une cérémonie religieuse du plus grand intérêt a eu lieu récemment, à l'occasion de la cinquan-

tième session de la société des concerts du Conservatoire, et en mémoire de son célèbre fondateur, François Habeneck. Tout le personnel vocal et instrumental de la société y a exécuté, sous la direction de l'auteur, une messe de *Requiem* écrite pour la circonstance, par M. Deldevez, qui après avoir fait partie, tout jeune, de la classe de violon d'Habeneck, est son successeur actuel, comme chef d'orchestre, à la fois du Conservatoire et de l'Opéra. M. Deldevez consacre les rares loisirs que lui laissent ses importantes fonctions, à des travaux de composition d'un ordre sérieux et élevé. L'année dernière, il nous a donné une symphonie qui a obtenu tous les suffrages des amateurs éclairés. Le *Requiem* qu'il a fait entendre dernièrement est aussi une œuvre de valeur, fortement pensée et habilement traitée, dans laquelle l'inspiration et la science sont heureusement mises au service du sentiment religieux. Nous ne pouvons, après une seule audition, en rendre compte avec détail; bornons-nous à dire rapidement que le *Requiem* de Deldevez, comme celui de Cherubini, est écrit uniquement pour chœur; que l'*Introit* a l'accent triste et sombre voulu; que le *Dies iræ* exprimant tour à tour l'épouvante ou la supplication, est riche de beaux et grands effets, et qu'on y a beaucoup remarqué le *Recordare*, dans lequel l'orchestre laisse la parole à l'orgue de M. Guilmant, accompagnant seul les voix de soprani des enfants placés dans la tribune; que le *Sanctus* a de la grandeur et de l'éclat, et enfin que le *Pie Jesu* et l'*Agnus Dei* sont deux prières d'une grande suavité d'expression.

Il suffirait à la gloire de François Habeneck d'avoir été le professeur de notre grand violoniste François Alard qui, à l'Offertoire, a joué un solo de violon de la composition de son maître, avec l'incomparable *virtuosité* et l'exquise pureté de style qu'on admire si justement en lui.

A l'hôtel du ministre de l'agriculture et du commerce, il y a eu une grande soirée musicale très-habilement organisée et conduite par M. Danbé. On a bissé le menuet du *Bourgeois gentil-homme* de Lulli, et la gavotte de *Mignon*....

Nous recevons la lettre d'une jeune fille qui certainement n'a consulté pour l'écrire et pour la jeter à la poste, ni ses parents, ni son professeur. D'abord, tous se fussent opposés à l'emploi de certaines formules, — comme celle-ci, par exemple: *musique à jeter aux vieux papiers*, etc., etc.; ensuite, ils eussent su que beaucoup d'auteurs ont écrit des poèmes dramatiques auxquels les accords servent seuls d'accompagnement; c'est le cas de l'*Orpheline*, qui est, comme le porte le sous-titre, une ballade récitée.

M. Ch. L. Hess, quoique moins connu que l'auteur de *Paul et Virginie*, est un compositeur de talent, et nul ne s'aviserait de jeter les œuvres de ces messieurs « aux vieux papiers! »

MARIE LASSAVERGUE.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

ALCOOL CAMPHRÉ. (Recette demandée.)

60 grammes de camphre pour un litre d'eau-de-vie blanche. On fait dissoudre d'abord le camphre dans un décilitre d'alcool à 40 degrés; on le mêle après à l'eau-de-vie, et l'on conserve la préparation dans un flacon bien bouché.

..

ÉCLAIRAGE A L'HUILE.

La meilleure huile à brûler est claire, presque incolore. Il faut avoir soin de tenir l'huile à l'abri de toute exposition à l'air atmosphérique, à raison de sa grande affinité pour l'oxygène de l'air dont elle absorbe une quantité énorme, en d'autres termes, à raison de sa facilité à s'évaporer. Si votre huile est devenue épaisse et visqueuse, et que vous ne vouliez néanmoins pas

renoncer à vous en servir, vous y ajouterez quelques gouttes de térébenthine.

Si la mèche est trop montée, l'huile ne montera que lentement; de même si elle est trop serrée sur le bec de la lampe, si elle est trop lâche, trop large, la puissance d'attraction capillaire en sera augmentée et il montera trop d'huile; une mèche taillée inégalement ou insuffisamment produira une lumière inégale, tremblotante, la lampe filera et fumera.

Indépendamment d'une taille imparfaite de la mèche et de la mauvaise qualité de l'huile, une lampe peut fumer, si la mèche elle-même n'est pas de qualité irréprochable.

Dans ce cas, trempez votre mèche dans du vinaigre fort, faites-la bien sécher, puis employez-la comme à l'ordinaire. Elle donnera alors une lumière claire et brillante qui vous dédommagera de l'embarras insignifiant résultant de cette préparation fort simple.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Celles de nos chères lectrices qui veulent bien s'intéresser à nous, ma Florence, apprécient-elles justement nos situations, en ce moment si différentes?

Quelques-unes se seront dit :

« Pauvre madame Florence ! quel héroïsme dans son sourire ! sa lèvre chante ; mais sa lèvre seulement, car son cœur doit soupirer dans ce triste silence de la campagne, sous les giboulées de mars et les homélies de carême. Pas une seule occasion de s'habiller ! pas d'autre spectacle à contempler que celui du réveil de la sève luttant contre les dernières rigueurs de l'hiver ! aucune distraction, si ce n'est le whist en famille ou la causerie à quatre... Pauvre madame Florence ! »

Et ces mêmes amies inconnues auront ajouté :

« Heureuse mademoiselle Jeanne ! Gâtée par ses amis ; en relations sympathiques avec la plus grande partie du Paris élégant, lancée beaucoup dans le monde, où elle rencontre un aimable accueil, elle est privilégiée ; et sans doute il ne se trouve pas un brin de laine parmi l'or et la soie dont ses jours sont tissés. Heureuse mademoiselle Jeanne ! »

Eh bien ! moi, je renverse les deux exclamations et je m'écrie, en toute connaissance de cause :

« Heureuse Florence ! Pauvre Jeanne ! »

En effet, ma chérie :

Retenue à la campagne plus longtemps que tu ne le voulais, par la rougeole de tes enfants, tu viens d'y passer quelques semaines sur lesquelles peu de plaisirs ont lui, c'est vrai ; mais à défaut de plaisirs, tu possèdes le bonheur, et cela vaut mieux :

Tu jouis de l'union de famille, de l'intimité amicale avec les R..., de la vie du cœur enfin, dans toute son intensité, sans que les indifférents et les fâcheux viennent distraire ton attention des êtres aimés qui t'entourent, te disputer à eux ou te les prendre eux-mêmes.

Dans un calme absolu qui permet de se recueillir, dans une solitude relative qui laisse du temps pour penser, tu conserves ton individualité ; tu as le loisir de l'étudier et de te connaître ; tu lis ; tu compares ; tu te souviens. Ta mémoire s'enrichit ; ton goût s'épure ; ton jugement s'affermir ; tu vis enfin de la vie de l'intelligence, dans le sens large du mot.

Et si l'ange a tout à gagner à ce régime moral, comme la bête y trouve son compte aussi !

Les jours remplis mais calmes préparent le sommeil sans rêves agités, le bon sommeil des consciences satisfaites, qui repose et fortifie.

L'exercice au grand air fait circuler le sang dans les veines rafraîchies, maintient l'équilibre dans tout l'organisme et... assure les bonnes digestions. C'est un point capital, dit-on. Cela ne s'avoue pas sans honte... mais la paix d'un ménage et, par conséquent, le bonheur de la vie dépendent souvent des dispositions de l'estomac. Conservez donc une humeur égale et un aimable caractère avec des crampes ou des spasmes, des suffocations ou des pesanteurs !

Or, tu aimes librement ; tu penses à loisir ; tu manges comme une fermière ; tu dors de même et tu te portes comme une Lorraine ou une Normande.

Je puis donc répéter, en toute vérité :

« Heureuse Florence ! »

Quant à moi, chère amie, j'ai arboré, cet hiver, des toilettes charmantes... mais je sais ce qu'elles m'ont coûté d'invention, de combinaisons, d'imagination... et surtout d'argent !

J'ai reçu tant de compliments musqués, ambrés, fins et surfin, qu'il ne tiendrait qu'à moi de me croire jolie comme une demoiselle de Z..., distinguée comme madame de G..., et spirituelle comme la petite comtesse d'A.... Mais je n'ignore pas le peu que vaut l'encens des salons, car j'ai moi-même à me reprocher, hélas ! d'en avoir parfois brûlé qui n'était guère de bon aloi !

J'ai jonché les parquets de l'Élysée des lambeaux de ma traine. J'ai chanté des opérettes chez madame d'O., très-applaudie par l'auditoire. J'ai conduit les plus jolis cotillons du monde avec de « beaux danseurs. » Mais la foule me fatigue et m'attriste quand je m'y mêle trop souvent : des pensées funèbres viennent m'assailir devant ces cohues bruyantes et parées.... Devançant, malgré moi, la marche du temps, je vois les jeunes fronts se flétrir, les fraîches couleurs s'effacer, les chevelures blondes et brunes blanchir, les corps souples et gracieux s'immobiliser dans la mort.... et, face à face avec ces cadavres de l'avenir, je me demande anxieusement :

« Quel sort éternel est réservé aux âmes qui les habitent ? Dans cette foule enivrée qui bourdonne et s'étourdit maintenant, beaucoup sont appelés, mais peu seront élus... Quels sont les réprouvés ?... Peut-être cette belle jeune femme qui boit à longs traits l'orgueil de la vie dans la coupe du plaisir... Peut-être ce vieillard comblé de dignités et d'honneurs, mais avide encore de ces vains hochets... Peut-être moi-même !... »

Oh ! ma Florence, l'atroce vision que ces mirages d'outre-tombe, quand l'orchestre lance ses joyeuses fusées sur les blanches épaules et sur les fronts ceints de diamants !

Elles ne me poursuivent pas incessamment, toutefois : dans les moments de trêve, je me livre au plaisir sans arrière-pensée ; et, moi aussi, je bois à la coupe où tant d'autres s'abreuvent. Mais, faut-il te l'avouer, ma Florence ? si je n'en trouve pas toujours le breuvage amer, la plupart du temps il me semble insipide.... En dépit de son perpétuel mouvement, de ses fluctuations, de ses changements apparents, la foule est toujours la même, il faut le reconnaître... Elle reproduit constamment les mêmes scènes sur le même théâtre, avec les mêmes acteurs, sous des noms et sous des masques différents.... Et c'est d'un monotone !

Et la danse ?

Oh ! la danse, qu'on l'aime à dix-huit ans, cela se conçoit ; mais plus tard, si l'on n'en est plus épris pour elle-même, si l'on n'en raffole pas, si enfin l'on se prend à l'analyser... ah ! le froid plaisir ! le stupide exercice !

C'est ainsi que je tourbillonne, chère amie, tantôt dans les bras d'un petit monsieur dont la barbe n'est pas éclosée encore et que je dépasse de toute la tête ; tantôt dans ceux d'un vétéran de la danse qui dissimule les ravages du temps sous les efforts du badigeon ; tantôt....

Mais ne disons pas de mal de nos danseurs ; leur rôle n'est pas toujours si agréable : songe donc...

Notre bonheur est en leurs mains tout le temps d'un quadrille ou d'une polka ; ils en sont responsables ! C'est leur devoir de se montrer spirituels à notre profit ; de nous soutenir d'un bras ferme dans la cohue tourbillonnante ; de nous manœuvrer savamment pour faire valoir nos grâces ; nous préserver des chocs, des coups de coude et des chutes ; et de conserver enfin l'équilibre eux-mêmes, dans ce fouillis de traines dans ce frémissement de queues allongées qui leur enlacent les pieds et leur tendent des pièges !

Ah ! certainement, eux aussi ont le droit de trouver que la danse n'est pas un plaisir sans mélange !

Et les concerts où nous faisons notre partie ? les comédies de salons où nous remplissons un rôle ? tous ces divertissements intellectuels et artistiques, envies de ceux qui les ignorent, ne les payons-nous pas plus qu'ils ne valent ?

Que de précautions, que de petites gênes et de menues privations à l'approche d'un concert où ma bonne mère espère un succès pour moi !

« Jeanne, ne sors pas aujourd'hui : le temps est humide ! »

« Jeanne, ne t'approche pas du feu : la forte chaleur dessèche le gosier et nuit à l'émission de la voix ! »

« Jeanne, ne respire pas le parfum de ces fleurs : ton larynx s'en trouverait mal ! »

« Jeanne, ne mange ni salade, ni cornichons, ni farineux, ni graisseux, ni sucre, ni ceci, ni cela, ni autre chose encore... etc., etc., etc. !!! »



es Dames

MAS. Rue de Bas.

I
-
e
i
e
i
-
t

-
é
s
ti
o
D

f
n
-
i
r
o

t
s
s
-
é
s
o
-
C

2
-

3
t
3
k
2

3
r
s
t

9



Avril, 1877.

Paris.

Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames réunis 2, Rue Drouot.

Modes de M^{me} Dureau et sœur, 18, Rue du Petit-Chouars. Rue de l'Université, 25. CONFECTIONS DES MAGASINS DU PETIT S^t THOMAS. Rue du Bac, 27, 29, 31, 33 et 35. Machines à coudre Wheeler et Wilson, B^{de} de Sebastopol, 70.

Paris. — Typ. MORIN PAIN et FILS rue Amiot, 64.

1.
-
ca
se
ce
di
di
di
si
n
di
C
ce
se
m
et
m
di
m
g
b
di
di
ce
p
m
fo
b
cl
to
m
m
se
lin
D
ve
le
bl
lis
ca
m
le
di
ap
re
qu
ce
di
ce
di
se
ce

Les préparatifs des représentations dramatiques nous réservent bien d'autres supplices :

Pour quelques détails amusants dont s'émaillent les répétitions, combien d'autres fastidieux si ce n'est plus ! Quel ennui d'apprendre un rôle mot à mot comme une page de grammaire à l'école ! Quel autre ennui de le répéter à satiété pour fournir la réplique au père noble qui se fourvoie, à l'amoureux qui se trouble, à la soubrette qui reste court, à la grande coquette qui perd pied, ou pour améliorer ses propres intonations, ses gestes et son attitude !

Et quand le grand soir est venu, que la rampe s'allume et que le rideau se lève, quel battement de cœur et quel étranglement nerveux on éprouve, si fort en fonds de vanité que l'on puisse être !

Justement on ne se trouve ni en voix ni en beauté ; on découvre des fautes de style dans son costume et des erreurs de goût dans sa diction ; l'on redoute le jugement partial de tel auditeur ou la critique envieuse de telle auditrice qui eût volontiers pris un rôle aussi.

Les applaudissements sont-ils enthousiastes, on s'en réjouit peu parce qu'on soupçonne alors le public d'y mettre de la complaisance. Sont-ils sobres, on l'accuse au contraire d'une flagrante injustice et l'on se sent digne d'une ovation !

Décidément, pas plus que la danse, ces plaisirs-là ne sont des plaisirs exempts d'alliage ; qu'en dis-tu ?

Si encore cette agitation n'avait qu'un temps ! si elle cessait avec le bruit des grelots du carnaval !

Mais hélas !... hélas !... sous les cendres du carême, le feu mondain couve encore pour éclater de temps en temps !

Le monde est un incomparable tyran, ma chère amie : ses esclaves, volontaires ou forcés, lui obéissent quand même. Il ne tient compte ni de leurs protestations ni de leurs efforts pour lui échapper... Quand il les enserre dans ses redoutables engrenages, malheur à eux ! Ils n'en sortiront pas facilement et surtout ils n'en sortiront pas intacts !

C'est mon histoire :

Je n'ai pu traverser impunément tant de veilles, tant de fatigues ; d'un salon à l'autre, j'ai récolté des maux de dents, des rhumes de cerveau et pas mal d'autres avaries. Depuis la mi-carême, j'ai dû m'enfermer, me soigner et me priver d'entendre de beaux sermons, desquels j'avais pourtant bien besoin après une existence aussi mondaine.

Maintenant, voici le soleil ; voici le printemps ! voici la Résurrection ! Mais moi je suis tenue en dehors de toutes ces douces et grandes choses... Je me ménage et je me soigne ! Quelle horreur ! respirer le parfum des violettes... en infusions ! Se promener... de son fauteuil à sa fenêtre ! avoir pour soleil printanier... un feu de charbon de terre dans une grille de fonte !

Cependant les rayons du vrai soleil d'en haut pénètrent par instants jusqu'à ma prison. Mais je ne leur en sais pas gré, ma chérie ; car, s'ils favorisent au dehors l'éclosion et l'épanouissement de toutes choses, ils accusent avec cruauté les avaries de mon visage : j'ai les yeux battus jusqu'au menton, comme madame de Blainville (voir le *Caprice*) ; mes joues sont creuses et pâles... positivement, je me trouve laide ! C'est bien fait ! Mea culpa !

Tu me plains, n'est-ce pas ? tu vas soupirer avec moi : « Pauvre !

JEANNE. »

MODES

L'obligation de venir en aide aux ouvriers lyonnais et de relever la fabrication des belles soieries aura pour effet de modifier un peu les usages actuels de la mode.

Il est évident qu'une toilette composée avec des tissus de soie, d'un prix toujours élevé, devra avoir une durée différente de celle des années précédentes, dont les lainages faisaient le fond principal. Il est donc probable que nous ne verrons plus surgir, à chaque renouvellement de saison, des modèles et des formes de costume rendant presque ridicules ceux qui datent d'une autre année ou même de quelques mois.

Les façons de robe sont si compliquées et si chères qu'il est vraiment bien à souhaiter que nous revenions à des proportions un peu plus restreintes et plus raisonnables.

Les soieries qui vont nous être fournies par la Ville de Lyon sont d'une souplesse et d'un moelleux remarquables ; elles se prêtent admirablement bien aux draperies, biais, écharpes, etc.

J'ai pu admirer des *pékinois* indiens de différents tons, merveilleux d'effet. Il y en a un mordoré et bleu pâle tirant sur le vert d'eau, que j'ai trouvé ravissant ; le tout broché de plusieurs nuances changeantes et chatoyantes. Employé avec de la faille unie d'une des couleurs dominantes, cela fera une délicieuse toilette.

Un autre est à rayures gris de fer, broché de différentes nuances douces, et jaune d'or ; garni d'une frange de toutes les couleurs, avec brindilles d'or, et disposé sur de la faille gris fer, cela sera élégant et original.

On trouve de superbes rubans brochés dans le

même genre. Ils ont l'avantage de n'avoir pas d'envers, ou du moins de pouvoir se porter de n'importe quel côté. Car tout en étant différents d'effet, ils sont aussi jolis l'un que l'autre.

Pour enfant, ces rubans, fort larges et très-souples, s'emploient avec succès en ceintures à larges coques; il y en a de splendides écossais.

J'ai encore vu de beaux tissus de soie à rayures brochées en long; il sera facile de découper ces rayures, qui sont au nombre de sept ou huit par lé, et de s'en servir comme ornement. Quelques dessins sont charmants et feront de très-belles garnitures sur de l'uni.

En étoffe de laine et soie, j'ai remarqué le même genre; entre autres une broderie blanche sur fond bleu qui ornerait admirablement bien un costume bleu de ciel, et sans grand frais, car l'étoffe dont je parle contenait huit bandes dans sa largeur, et ne coûtait que 5 fr. 90 cent. le mètre.

En soie, c'est plus cher, mais aussi plus élégant.

On m'a encore montré de fort beaux brochés blancs sur fond écru, et des brochés nuance sur nuance tout nouveaux.

Mais si toutes ces belles étoffes sont destinées à reparaitre, nous n'en conserverons pas moins, pour l'habitude, et toujours pour les jeunes filles les costumes de lainage. Ceux en petit drap blanc uni, gaufré, façonnés, matelassés, ont beaucoup de vogue; on les garnit de dentelle torchon, d'effilés de laine et de broderies anglaises. Le cachemire bleu de ciel convient toujours.

Une polonaise garnie de petits volants plissés dont la tête et le bord sont ornés de valenciennes blanche, est de bon goût. D'autres, également bleu clair, ont des galons gros bleu brodés de blanc, entourés de petites soutaches de soie blanche; sequins d'argent autour du cou, des manches et des poches.

Le petit drap café au lait, ornements de soie de même nuance, fait un costume distingué.

On plisse beaucoup le devant des robes en travers. Les plastrons d'étoffes ou de nuances différentes du costume se voient souvent, et quelquefois en dessous d'un laçage qui va du haut en bas.

On fait sur drap des pékins rappelant ceux des tissus de soie. Les couleurs sont très-pâles.

Le costume suivant est fait avec un de ces pékins, rayé en long.

Le jupon, en soie noire, est presque caché. Il a dans le bas, et seulement sur le devant, deux volants, les rayures placées en travers. Le haut et le bas de ces volants, qui sont plissés, sont garnis d'une dentelle torchon.

La polonaise est ornée de deux volants semblables, seulement dans le bas du devant. Les lés de côté sont cousus tout le long sur le jupon, et le dos se compose, dans le milieu, de cinq plis évasant vers le cou, resserrant à la taille et s'ouvrant à la suite, en formant un volant plissé large de deux mains. Treize volants semblables lui

succèdent en allant jusque dans la traîne, en éventail. Les manches sont en soie noire, avec volant plissé garni de dentelle.

Ce même modèle est extrêmement joli disposé comme suit :

En gaze noire, à petites rayures claires.

Le corsage de la polonaise est doublé de soie et ouvert en carré. Les manches restent claires. Les volants sont garnis d'une petite dentelle noire, et chacun est précédé d'un autre en soie crème effilé; semblable garniture à l'ouverture du corsage et aux manches. Les plis du dos sont mélangés noir et crème.

Pour des fillettes, de jolis petits costumes simples et solides, en toile de Vichy à petits carreaux bleu et blanc; le tout pareil, et liséré deux fois en percale blanche, et en percale noire. Boutons noirs lisérés de blanc.

Les formes des costumes sont à peu près les mêmes; il y a pourtant une légère tendance, dans les costumes bien faits, à un peu moins resserrer la femme, qui ne pouvait plus marcher ni s'asseoir gracieusement.

Les chapeaux de printemps sont remplis de fleurs ou tout en fleurs. Toujours beaucoup de guirlandes, et tout à fait rondes.

Les violette de différentes teintes, le coucou, les primevères sont les fleurs préférées du moment. On mélange aussi avec les fleurs des choux ou des ruches de faille découpées, nuance crème ou autre. Les brides sont en faille en biais, découpées ou effilées.

Beaucoup de chapeaux sont sans brides.

La forme capote convient bien aux femmes qui ne sont plus jeunes, ainsi que les guirlandes de fleurs avec brides de tulle, ou de faille. Voiles à pois d'or, ou à pois de paille.

En finissant je recommanderai un joli genre de paletots-peignoirs blancs, en piqué, en brillanté. Ils sont presque aussi longs que le jupon, qui doit être assorti, et généralement avec un haut volant. Il y en a en cachemire rouge, rose, bleu, etc., ornés de dentelle torchon ou de guipure.

Les blancs sont garnis de broderie anglaise et les plus jolis de dentelle torchon et d'entre-deux, sous lesquels passent des rubans de couleurs rose et bleu pour les jeunes femmes; caroubier ou de velours noir pour les plus âgées. Ces dernières auront un bonnet forme Charlotte Corday orné de même.

Ces paletots ont de larges poches avec entre-deux et rubans, et se boutonnent tout le long.

LEÇON DE COIFFURE

La coiffure d'une jeune fille n'est pas chose facile à imaginer, surtout de seize à dix-huit ans; à cet âge on craint de coiffer trop vieux ou trop enfant. Il ne faut généralement point ou peu de



IMP. TH. DUTY & FILS, 47, RUE DES PETITS-MOULINS, 12 PARIS

A. Bally

Journal des Demoiselles

4097 bis

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Modes de M^{me} Léopold, 100, rue du Temple. Fournisseurs de la Compagnie des Indes. Rue de Grenelle S^t Germain, 42.



postiches : les mamans, avec raison, n'en veulent pas entendre parler ; des ondulations sur le front, il n'en faut point, cela vieillit ; des chignons, des coques en tout sens ne conviennent guère non plus, et pourtant on veut que la tête soit entièrement garnie afin qu'il ne reste pas de vides désagréables à l'œil. Nous pensons que la coiffure en exécution et terminée, que représentent les quatre figures contenues dans le cahier, conviendra au plus grand nombre et satisfera les mamans.

Le n° 1 représente la division des cheveux. On fait d'abord une raie, partant d'une oreille à l'autre, à dix centimètres de la naissance du front ; ensuite on divise les cheveux de derrière en deux parties, par une raie transversale ; la partie la moins épaisse — celle du sommet de la tête — s'attache, afin de donner une fondation solide à la coiffure. La partie la plus épaisse — celle du bas, se partage d'abord en deux mèches, se divisant elles-mêmes en deux, ce qui donne quatre mèches d'égale grosseur ; on les crêpe légèrement à l'intérieur, on les roule afin de former des tubes creux, que l'on rattache ensuite deux par deux, comme l'indique le n° 1.

Faire ces torsades soi-même, est peut-être difficile ; mais on trouve de petits rouleaux en cheveux créolés, dont les pointes sont frisées, et que l'on peut mettre à l'intérieur ; les cheveux se tournent dessus après avoir mis les pointes en papillotes, lesquelles viennent se confondre avec les pointes des cheveux de la personne. Ensuite, relever les cheveux sur le devant en bandeaux Marie Stuart. Pour exécuter ce bandeau, on peignera les cheveux diagonalement en arrière, en les tournant tant soit peu entre les doigts, autant que possible

derrière la tête ; remontez ensuite ce bandeau à la hauteur de l'attache où vous le fixerez avec une épingle à cheveux, piquée à cheval par-dessus ; c'est en remontant ce bandeau que l'on arrive tout à la fois à le faire bouffer dans le haut, et à le tendre dans le bas, du côté de l'oreille. Ensuite prenez deux petites boucles-pointes de frisure ; vous les faites traverser le bandeau à l'aide d'une épingle d'écaille, comme l'indique la figure n° 2.

On pourrait remplacer ces petites boucles par quelques cheveux à soi, qu'il faudrait couper ; mais ils ont l'inconvénient, la plupart du temps, de ne pas rester collés sur le front, tandis que la petite mèche postiche, qui traverse le bandeau après avoir été crêpée légèrement, reste tout à fait à plat et peut encore se fixer avec une épingle neige.

Le n° 3 représente la coiffure terminée par derrière. Pour l'exécuter, il faut d'abord rapprocher les deux torsades, que l'on attache à peu près au milieu avec un nœud de gros de Suez ou de faille. Faites avec les pointes de vos bandeaux une petite coque à droite et à gauche de l'attache ; séparez ensuite en trois parties les cheveux attachés sur le sommet ; crêpez légèrement ces trois mèches et tournez la pointe en dessus, jusqu'à moitié environ de la longueur ; fixez-les ensuite l'une contre la tête, à la naissance des torsades, et les autres un peu à droite et à gauche, tout à fait sur le sommet. Cette façon de tourner la pointe en dessus donne trois doubles coques ; les deux simples ont été formées avec les pointes des bandeaux. Placez un piqué de fleurs, comme l'indique la figure n° 4, où l'on voit la coiffure entièrement terminée sur le devant.

H. DE BYSTERVELD.

VISITES DANS LES MAGASINS

Afin que l'on ne puisse pas m'accuser de dévaler chez vous, mesdemoiselles, l'esprit de coquetterie, cherchons, avant de vous parler des étoffes nouvelles que le printemps fait apparaître, par quel moyen vous pourriez utiliser un costume de sultane. — ou bien encore un costume de cachemire clair, de gaze de Chambéry, défraîchi, mais en bon état. Ne le décousez pas, ne le faites pas nettoyer, mais faites-le teindre tout fait, couvert de ses volants et de ses bouillonnés. Vous économiserez une façon, toujours chère, et votre costume teint vous fera grand honneur. Il est bien entendu que je ne parle que de la teinture noire. Ne vous préoccupez pas de la doublure du corsage, elle restera blanche. Par quel procédé M. Périmaud est-il arrivé à ce tour de prestidigi-

tation de plonger un costume tout fait dans une vilaine cuve noire sans que la doublure y perde sa blancheur ; voilà ce que je ne m'explique pas : je le constate et j'en profite, cela me suffit. Voici un premier conseil qui regarde exclusivement les lainages et les gazes.

Un autre conseil vous engagera à faire teindre les costumes de faille, les jupes, soit en noir fin, soit en couleur fine de quelque ton qu'il vous plaise ; on se conformera à l'échantillon que vous joindrez ; votre étoffe vous représentera, sans aucune exagération, une soie neuve, et elle en aura la souplesse, le brillant, et s'utilisera en costume habillé. N'ayez aucune crainte : le tissu ne se cassera pas comme cela arrive aux teintures communes. Ce très-grand progrès est dû aux de-

nières découvertes de M. Périnaud. C'est à lui que revient le mérite de tous ces perfectionnements, de ces inventions successives pour lesquelles il a été breveté, et dont la dernière a pour but d'assouplir la soie teinte en lui laissant la souplesse des soieries neuves.

J'ai constaté que les teintures de M. Périnaud sont telles qu'il nous les promet: souples, renforcées, soyeuses, d'un noir fin, de couleurs fines et à la mode. S'adresser directement à la Teinturerie européenne, 26, boulevard Poissonnière.

Maintenant, mesdemoiselles, c'est au Petit Saint-Thomas, 27-35, rue du Bac, que nous allons demander des renseignements sur les étoffes de la saison; nous ne nous occuperons que des fantaisies en lainage, et encore nous faudra-t-il faire un choix au milieu de cette quantité de tissus qui emplissent les rayons. Tout d'abord, je vous dirai que je me suis laissé tenter par une véritable popeline de Lyon qui se trouve, dans toutes les nuances, au prix de 2 fr. 90 cent. le mètre, et je ne pense pas être exagérée en estimant sa valeur à 5 fr. le mètre. Elle fera de charmants costumes de jeunes filles et des robes d'enfant délicieuses.

Allons au lainage. Je remarque que les tout petits damiers sont nombreux; ils se disposent en rayures, alternées avec une rayure unie, ce qui fait nouveauté; le tissu rayé s'assortit, soit avec un tissu tout damiers, soit avec une étoffe unie, pour combiner un costume. Le ton principal, un mélangé blanc, s'harmonise avec les couleurs à la mode; prix: 1 fr. 45 cent. et 1 fr. 60 cent. en soixante centimètres de largeur.

Un damier natté, pure laine, se trouve dans les couleurs prune, bleu marine, loutre, bleu porcelaine, bois clair, gris ardoise clair; il coûte 1 fr. 95 cent. le mètre, en soixante centimètres de largeur.

Un joli lainage uni est coupé de rayures formées de petits damiers fondus dits *pied de poule*; cette dernière disposition se trouve reproduite dans tous les tons à la mode; l'un et l'étoffe couverte de ce genre de damiers s'emploieront pour la jupe; prix: 4 fr. 75 cent. et 5 fr. 50 cent. le mètre, en soixante centimètres de largeur.

Pour tunique-princesse la bourette neigeuse multicolore est une très-jolie nouveauté qui coûte 8 fr. 25 cent. en un mètre vingt centimètres de largeur. Le genre bourette se trouve dans les nuances bois, prune, bleu marine, loutre mélangé de blanc, et coûte 6 fr. 50 cent. en un mètre vingt centimètres de largeur.

Un tissu sablé et boutonné dans la nuance drap nommée *fleur de pêcher* s'emploiera pour les costumes journaliers et de campagne: il coûte 3 fr. 75 cent. en soixante-dix centimètres de largeur.

Des lainages dentelle nuances fines méritent que je les signale particulièrement parce qu'ils

nous offrent une très-élégante nouveauté; ils sont une imitation très-réussie des batistes et des jaconas tissés à jour; prix: 5 fr. 75 et 6 fr. 90 c. le mètre, en un mètre vingt centimètres de largeur; l'étoffe unie crêpon pure laine coûte 2 fr. 90 cent. en soixante centimètres de largeur.

Dans les tissus noirs, les brillantés damassés remplacent les alpagas unis dont on est un peu fatigué; ils coûtent 2 fr. 45 et 3 fr. 50 cent. le mètre en soixante-cinq centimètres de largeur; les façonnés noirs en un mètre vingt de largeur à 4 fr. 90 cent. le mètre seront employés pour costume complet.

J'aurais à vous parler de beaucoup d'autres tissus de bas prix; mais il me faut choisir. Je réserve les quelques lignes dont je puis encore disposer, pour vous signaler un très-beau tissu à rayures brochées sur les nuances à la mode. Ce tissu a cela de particulier qu'il peut servir de garniture en séparant les rayures brochées. La largeur comporte huit rayures de cinq centimètres. Un mètre cinquante d'étoffe donnera douze mètres de galon. Cette disposition brochée blanc sur noir assortie avec un tissu noir ne pourra manquer de faire un joli costume de demi-deuil.

Nous rappelons que toutes les demandes d'échantillons et autres doivent être adressées directement aux magasins du Petit Saint-Thomas.

Nos modes collantes nécessitent plus que jamais un corset bien fait. Nous vous avons signalé le corset de madame Emma Guelle, auquel le busc articulé, garanti incassable et dont elle est l'inventeur, donne un soutien souple et léger tout en offrant une certaine résistance, en parfaite harmonie avec les costumes actuels. Le busc articulé est la plus utile innovation et le plus grand perfectionnement qui aient été appliqués au corset, et nous félicitons madame Guelle de sa très-heureuse invention, récompensée d'ailleurs d'une médaille à la dernière exposition. Les corsets de madame Guelle, par leur excellente coupe, donnent de la grâce et de la souplesse à la taille, parce qu'ils ne compriment en rien le jeu des muscles. A tous ces avantages, qui sont appréciés par les femmes et les mères de famille, ajoutons que les prix sont modérés. Il est entendu que tous reçoivent un busc articulé garanti *incassable*.

Nous trouvons encore dans cette maison la tournure, inséparable du corset, et qui se présente sous différentes formes selon qu'elle doit accompagner le costume de ville, de visite ou la toilette de diner et de soirée. La tournure est très-étroite à la ceinture pour dégager les hanches, et la pente légèrement accentuée arrive à produire le volume nécessaire pour l'ampleur des plis de la tunique, resserrée ensuite par un ornement quelconque. Madame Guelle a pris un brevet pour cette nouvelle tournure, dont les aciers verticaux plient naturellement au moyen d'articulations qui, tout en maintenant la tournure, la font

retomber d'elle-même; la souplesse et la légèreté des ressorts en dissimulent la présence.

Voici les prix des tournures-pouff : 2 fr. 25 en tissu gris ou blanc, et 2 fr. 75 en popeline rouge. La longue tournure coûte 3 fr. 50 en étoffe grise ou blanche et 4 fr. en popeline rouge. Le busc articulé garantissant *incassable*, ne fatiguant jamais, 4 f. La ceinture parisienne, pour éviter les fronces des jupons et allonger les corsets courts, 4 fr. Envoyer les mesures à madame Guelle, 39, boulevard Saint-Martin.

Envoi franco aux abonnées du *Journal des Demoiselles*, avec privilège de retourner immédiatement ce qui ne leur plairait pas.

Terminons les renseignements ayant trait aux nouveautés de la saison par quelques détails sur les tissus de la Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain. Mais avant de commencer, nous vous annoncerons que cette maison, qui va changer de local, fait un rabais considérable sur les coupes de foulards lisses et croisés, unis et à dispositions. Le foulard vendu habituellement 6 fr. le mètre ne coûte que 3 fr. 50 c. le mètre, et cette réduction a lieu sur les belles qualités. La Compagnie des Indes ne pourra supporter les frais de port pour ces foulards, à moins que l'on ne choisisse aussi une autre étoffe n'ayant pas subi de diminution; dans ce cas, le port serait à sa charge. Les nouveaux tissus grain de crêpe de Chine et Poudre d'or, offrent des mélanges de tons très-réussis : le blanc, le bleu marine et le bleu ciel se fondent harmonieusement; le tilleul, l'écrû et le cardinal donnent un moucheté brillant de très-bon goût; le myrte, le loutre, l'écrû d'aspect plus sombre ne sont pas un moins heureux mélange; le tilleul, le rose et le ciel donnent des reflets soyeux et gais; le prune, le noir, le blanc, se mélangent avec des tons clairs. Cette belle étoffe coûte 14 fr. le mètre en soixante centimètres de largeur.

Au même prix, même largeur, voici une rayure perdue sur fond tilleul qui se nuance de noir, de gris, de bleu pâle et de cette fameuse couleur *mandarine*, qui se retrouve dans toutes les nouveautés de la saison. Les couleurs combinées ensemble sont les mêmes que celles du tissu précédent.

Une troisième étoffe présente une disposition de rayures égales, de couleurs tranchantes, recouvertes d'un broché de couleur imitant de petits pavés. Sur des rayures noires et blanches le broché sera mais; blanches et loutre, broché écrû; blanc et marine, broché bleu ciel; marine et ciel, broché ciel et le contraire; tilleul et loutre, broché loutre, etc. Nous vous rappellerons que le tissu de cachemire de l'Inde aura toujours

la vogue, et que mélangé avec une faille de même ton, il composera un costume aussi élégant que facile à porter. Les prix varient de 8 fr. le mètre à 15 et 25 fr., et la largeur est de un mètre vingt centimètres à un mètre trente centimètres. La Compagnie des Indes envoie franco la collection de ses échantillons.

Maintenant, mesdemoiselles, je laisse de côté les coquetteries de la toilette pour vous parler travaux de fantaisie et utiles; je les nomme utiles parce qu'ils forment le goût et donnent une certaine adresse, qu'il est nécessaire d'acquérir.

Les bandes de tapisserie pour encadrement de portière, fauteuil ou chaise, représentent des dessins anciens, genre généralement préféré. Le prix d'une bande de trois mètres de longueur avec un échantillon tramé d'un mètre de long, fournitures comprises, est de 45 fr.; sur un mètre cinquante centimètres, entièrement tramée, 35 fr. Le genre Smyrne ou Algérien, dans lequel entre un peu de soie, coûte, par bande échantillonnée avec les fournitures, 25 et 35 fr. Une bande pour lambrequin de fenêtre, de cheminée, en drap avec d'élégantes arabesques, échantillonnée sur un mètre de long, les appliques préparées et les fournitures de soie, coûte 40 fr.

Ce que j'ai vu de tout à fait charmant, rue de Rohan, 3, chez mademoiselle Lecker, et que j'ai noté pour vous en parler, ce sont de jolies bandes en drap couvertes d'un dessin genre ancien, brodées au feston, en soie de couleur; ce travail doit aller très-vite, et monté en chaise volante, en coussin, en tabouret avec drap ou satin, il sera d'un aspect fantaisiste très-original. Je glane au milieu de bien des jolies choses, et je regrette le peu de place qui me reste; j'eusse voulu vous faire participer à toutes les surprises que renferment les cartons de mademoiselle Lecker; vous parler des paniers à ouvrage en osier, brodés en laine ou décorés d'application de drap; les formes en sont commodes et variées; la forme sceau à anse avec couvercle séduit par son côté pratique, tout en étant élégante; les formes carrées, ovales, etc., ont aussi leurs amateurs.

Pour les bébés, mademoiselle Lecker prépare des robes que les sœurs et les mamans pourront soutacher en quelques jours; elles coûtent, soutache comprise, 8 fr., 15 fr. et plus, si ce sont des robes longues. Une couverture de berceau en piqué dessinée, avec les fournitures, coûte 7 fr. De jolis chaussons pour baby, au crochet, brodés en soie rose ou bleue, avec ruban faisant jarrettière et se nouant devant, coûtent 5 fr. la paire. S'adresser directement à mademoiselle Lecker.

C. L.

EXPLICATIONS DES ANNEXES

GRAVURE N° 4097

Robes et confections des magasins du Petit-St-Thomas,
35, rue du Bac.

Chapeaux de mesdames Dureau et sœur,
rue Dupetit-Thouars, 18.

Première toilette. — Robe en mansourah nuance prune deux tons. — Mantille en armure de soie ou de laine. (Voir la planche de patrons de ce numéro). Dos cintré, à basque ronde garnie, comme les deux longs pans, d'un effilé grelots en satin. Autour du cou et devant, coquillé de dentelle noire avec petits nœuds de satin. — Capote en taffetas prune avec passe en paille; nœud sur le côté droit; il part de ce nœud une traîne de petites campanules s'étendant sur un revers doublé de prune clair; brides couleur prune nouées sur le côté.

Deuxième toilette. — Robe en livonienne (vigogne armurée) noire. — Pardessus en faille, boutonné droit sur le côté; trois coutures dans le dos. — (Voir la planche de patrons de ce mois). Il est garni dans le bas et autour du cou, d'un plissé de dentelle surmonté d'un entre-deux brodé. Manche arrondie ornée de deux plissés de dentelle surmontés également d'un entre-deux brodé. Deux flots de ruban noir, traversés par le même entre-deux, forment la poche. — Chapeau de paille blanche agrémentée, ruban marron grillé le long de la calotte, à gauche; un autre ruban la traverse dessus dans la longueur et vient se perdre, comme le premier, dans un chou en ruban pareil, avec petit bouquet d'herbes et de pâquerettes. Boutons de pâquerettes en cordon gagnant un peu sur la passe. Dessous ruché en tulle devant, et nœud en faille retombant derrière.

Troisième toilette. — Robe en casimir bulgare gris fer liséré en faille gris argent. — Paletot ouvert en biais, sans boutons, en matelassé noir, garni d'un effilé surmonté d'un galon orné noir, bordé, de chaque côté, d'une petite dent en passementerie. Col rabattu orné de petits galons et bordé de dents en passementerie. Derrière, le galon du bas remonte carrément presque jusqu'à la taille, pour former une patte boutonnée. Poche aumônière, ornée de petits galons et de dents, comme le col; sur la partie rabattue, trois petites pattes en petits galons, fermées chacune par un bouton. Manche garnie, en carré, de galon orné et boutonnée jusqu'au coude. — (Voir la planche de patrons de ce mois). — Capote baby en gros grain nuance fer; deux pans garnis d'effilé tombent sur un petit bavolet à plis plats; nœuds mêlés de coques gris fer et bleu de ciel; dessous, ruché effilé bleu de ciel, très-fourré.

Quatrième toilette. — Robe en faille bronze. — Paletot en faille noire, un peu ouvert devant, orné de biais avec passant de chaque côté posant sur un coquillé de dentelle. Le biais du bas se termine de chaque côté du dos en pattes fixées par un macaron en passementerie avec gland en effilé. Le même gland à tête en macaron aux deux angles devant. Sous le biais coquillé de l'encolure, part une longue patte semblable qui descend dans le dos et vient s'arrêter à la hauteur des deux pattes du bas, également par un gland. Manche demi-large; un revers, posé en long sur la couture intérieure, rabat en se boutonnant sur le dessus de la manche. En haut et en bas du re-

vers, deux pattes étagées, fixées chacune sur la manche par un bouton. Dans l'intervalle est placé un macaron avec gland. Le paletot est bordé d'un effilé. — Chapeau en pointe vénitienne blanche à bavolet. Draperie effilé tilleul faisant le tour de la calotte, croisant derrière et revenant faire lien sous le menton; guirlande de muguet courant sur la draperie; devant, chou en ruché effilé, nuance tilleul, d'où s'échappe une petite touffe d'herbes plates, veinées de rouge, couchée sur la calotte; dessous ruché effilé, tilleul, au milieu duquel est un petit nœud de faille de même nuance.

Cinquième toilette. — Robe en bengaline nuance havane. — Pardessus en cachemire noir garni d'un effilé surmonté d'un haut gansé en faille. Col droit liséré en cachemire. Il est ouvert en diagonale, bordé d'un biais gansé en faille, passant sur l'épaule et descendant d'un côté de la couture du dos où il se termine très-bas sous un gland; même gansé avec gland de l'autre côté de la couture, passant également sur l'épaule et croisant sur la poitrine par une petite patte agrafée sous un nœud. Poche avec petits revers gansés, posés droit de chaque côté, et desquels partent deux petites pattes gansées qui se croisent sur la poche et se terminent par des glands; nœud sans pan au milieu. Même croisement de biais gansé en faille, sur la manche; nœud au défaut. — Chapeau Marie-Stuart en paille d'Italie. Dessous, ruche très-fourrée en tulle; rose rouge et boutons avec feuillage bronzé. Autour de la calotte, ruban en faille réséda, capoté d'un côté et couvert de l'autre par une guirlande d'herbes variées, terminée devant en touffe. Nœud réséda ombant derrière.

Sixième toilette. — Robe en crois brésilien gris ardoise. — Paletot breton à plastron. (Voir la planche de patrons de ce mois). Armure de laine noire, garnie de galon brodé blanc. Plastron carré traversé par des galons; col large rabattu couvert d'un galon. De chaque côté, devant, une petite rangée de sequins. Poche formée par un revers tombant et un revers droit, retenu par des sequins. Le revers de la manche est également garni de sequins. — Chapeau en paille noire. Revers en velours noir plus haut derrière que devant; draperie en faille noire fixée devant, un peu de côté, par une boucle en plumes de paon. Tête d'oiseau des Iles au-dessus, et grande plume noire Louis XIV.

Septième toilette. — Robe en taffetas parisien, ornée de faille ton clair. — Visite, (voir la planche de patrons de ce mois), drap gris clair, bordé d'un effilé. Dos cintré. Devant, pans carrés tombant un peu plus bas que la manche; ces deux pans, l'angle des manches et la basque du dos, sont ornés de motifs brodés en soutache grise; l'encolure est également brodée en soutache. — Chapeau en paille grise, draperie en faille grise, formant bavolet, retenue par des agrafes pareilles; sous le bavolet, ruche en satin caroubier, et nœud en même satin à longs pans. Nœud gris devant et un peu à gauche; contre le nœud, touffe de fleurs sauvages. Dessous, revers gris, coulissé relevé sur un revers caroubier.

Huitième toilette. — Costume en mousse milanaise bleu-marin. — Jupe bordée d'un grand plissé au-dessus duquel est un galon orné bleu foncé; (les orne-

ments du galon, de plusieurs couleurs et épis argenté.) Polonaise boutonnée devant et bordée, dans le bas, d'un galon semblable. Petit col évasé, liséré de bleu foncé. Paletot pareil, boutonné entre deux galons agrémentés, tournant carrément dans le bas et faisant tout le tour. Col rabattu en galon. Manche à parement rond, relevé, et bordé d'un galon. — Capote bleu marine. Faille drapée formant diadème, sur lequel est posée une guirlande de feuillage nuancé foncé, avec de petits bouquets de myosotis bleu foncé et myosotis argenté; un peu de côté à gauche, une rose très-claire à demi ouverte. Un plissé en faille sous lequel est un ruché effilé peu froncé revient sur les cheveux au bord du diadème. Brides effilées au bord. Nœud effilé sur le fond de la capote et autre nœud derrière.

Nouvelle toilette. — Robe princesse en faille. — (Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 avril.) — Trois petits plissés au bas du jupon. Polonaise très-longue boutonnée de côté jusqu'en bas. Un plissé borde le côté des boutonniers; nœuds en faille de distance en distance. Dans le bas, effilé surmonté d'un plissé arrêté au milieu. Dos princesse également très-long, sans pouff, très-serré derrière. Effilé surmonté d'un plissé arrêté au milieu comme celui du tablier, remontant presque jusqu'à la taille. Col rabattu liséré. Manche bordée de deux petits plissés; parement liséré posé à plat ouvert du côté de la couture extérieure et boutonné dessus et dessous la manche; nœud au défaut du parement. — Fanchon Félix, composée d'une guirlande de bruyères blanches, retenue par une barrette garnie de bluets clairs très-touffus. Fond en gaze rayée, revenant en deux barbes s'attacher sous le menton.

Dixième toilette. — Robe en vigogne neigeuse marron. — Pardessus breton en drap léger gris feutre brodé de couleurs vives; la broderie forme des bandes droites à 4 centimètres du bord, se terminant de chaque côté du devant, sous un petit revers brodé à angles arrondis; il est posé en long et orné de petits boutons de nacre, disposés en écailles. Bande brodée au milieu du dos. Même bande devant, en travers à une petite distance du bord; boutons de nacre plus grands que ceux des ornements et très-espacés. Col rabattu brodé à coins arrondis. Manche avec bande brodée se perdant sous les boutons d'un petit revers posé en long sur la couture extérieure et rabattant sur le dessus de la manche. — Chapeau Tyrolien en paille d'Italie, orné d'un foulard tissé de deux nuances, posé en draperie très-étendue. Bord relevé à gauche sous lequel est un coquillé en faille. Dessus, plumes assorties aux nuances du foulard.

Onzième toilette. — Robe en faille gris poussière. — Paletot en armure de soie orné d'entre-deux à jour en passementerie, d'où s'échappe de chaque côté une petite ruche très-peu fournie en dentelle. Coquillé de dentelle autour du cou. Au milieu du dos, finissant en pointe à la taille, entre-deux à jour avec petite ruche de chaque côté. Même ornement devant en diagonale, les agrafes sont cachées sous la petite ruche de dentelle. La manche est garnie d'un entre-deux à deux centimètres du bord, avec petite ruche également de chaque côté, remontant sur la couture extérieure jusqu'au coude. Dentelle de quinze centimètres au bas du paletot. — Chapeau en paille de riz blanche, à double diadème; draperie scabieuse nouée derrière, terminée par des glands man-

darine et scabieuse, nœud scabieuse devant, bouquet de giroflées au-dessus. Le premier diadème est orné d'un froncé double scabieuse, celui du dessus d'un froncé double mandarine; une draperie scabieuse est posée entre les deux.

GRAVURE DE CHAPEAUX 4097 bis.

De madame Léopold, 160, rue du Temple.

Chapeau-toque en paille belge, ornement de ruban sultan, fleurs de jasmin et œillets. — La forme de la toque est fuyante, derrière. Devant, un nœud-ai-grette posé sur les cheveux; de ce nœud partent deux rubans: l'un remonte sur le fond et l'autre pose à plat au bord de la toque; celui-ci se croise derrière sous une touffe allongée de jasmin et d'œillets, et se prolonge en deux guides flottantes.

Chapeau en paille blanche, garni de ruban et de fleurs mandarine de ton clair. — La calotte est plate et fuyante, et la passe, abaissée, pose sur un léger ruché en ruban mandarine. Sur le sommet de la calotte, devant et un peu de côté, un pouff en fleurs de fantaisie s'appuie sur un groupe de coques mandarine, qui semble fixé au chapeau par deux brides flottant derrière. Touffe des mêmes fleurs sur le bavolet.

Chapeau en paille d'Italie garni de ruban et de fleurs bleues. — Le fond s'enfuit et se prolonge en bavolet plat, lequel pose sur un ruché de faille qui forme un second bavolet. Même ruché mourant sur les côtés, sous la passe abaissée. Devant, entre la passe et le fond, un chou en ruban est monté sur une double bride qui traverse la calotte, se coquille et tourne pour former les brides nouées de côté. Plume bleue.

Chapeau en paille de riz noire, garni de faille tilleul et bronze et de fleurs des champs. — La forme est élevée et arrondie pour la calotte, plate devant et ondulée derrière pour la passe. Sur la passe et autour de la calotte, se drape une écharpe tilleul dont les plis se développent derrière; une seconde draperie bronze coupe, devant, la draperie tilleul; elle part d'une touffe de fleurs des champs posée derrière, et se chiffonne en fixant une plume noire qui joue sur les cheveux.

Chapeau-capote. — La passe est en paille et le fond en tissu dentelle, chiffonné derrière par des coques tombantes. Devant, nœud alsacien et couronne de grosses marguerites blanches, plus volumineuse derrière; de côté s'échappe une traine de boutons avec marguerites. Dessous, bouillonné de tulle.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE.

Modèle de madame Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré.

ENCADREMENT pour chaise, fauteuil, fumeuse ou coussin. Nos lectrices recevront dans l'un des prochains numéros le sujet pour le médaillon du milieu.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

ÉCRAN BANNIÈRE EN MACRAMÉ, voir, page 8 du cahier de ce mois, le croquis et l'explication détaillée du travail de cet écran.

QUATRIÈME CAHIER

Nappe d'autel en guipure Richelieu. — Camille. — Rouleau à musique en osier. — Taie d'oreiller. —

Petit cendrier. — Entre-deux. — Léonie. — Thérèse.
 — Dentelle tricotée. — Coiffure pour jeune fille. —
 Carré en broderie anglaise. — Bande pour ameuble-
 ment. — Deux garnitures. — Col rond pour enfant.
 — Voile de fauteuil au crochet. — Dentelle renaiss-
 sance. — Matinée. — Écran en macramé. — Deux
 toilettes de premières communiantes. — Costume
 d'enfant.

PLANCHE IV

1 ^{er} CÔTÉ		
PALETOT BRETON, sixième toilette.	}	gravure 4097.
PARDESSUS BOUTONNÉ DROIT SUR LE		
CÔTÉ, deuxième toilette.		
MANTILLE, première toilette.		
2 ^e CÔTÉ.		
PALETOT FERMÉ EN BIAIS, troisième	}	même gravure
toilette.		
VISITE, septième toilette.		

MOSAÏQUE

Les hommes voudraient hâter le cours de la
 Providence et avancer ses effets; ils voudraient
 conduire à leur plaisir ses mouvements et ses
 périodes; ils voudraient la mener et non pas la
 suivre, et que ce fût leur providence et non pas
 celle de Dieu.

Balzac.

Le sens commun n'est pas une qualité si com-
 mune que l'on pense.

Arnould.

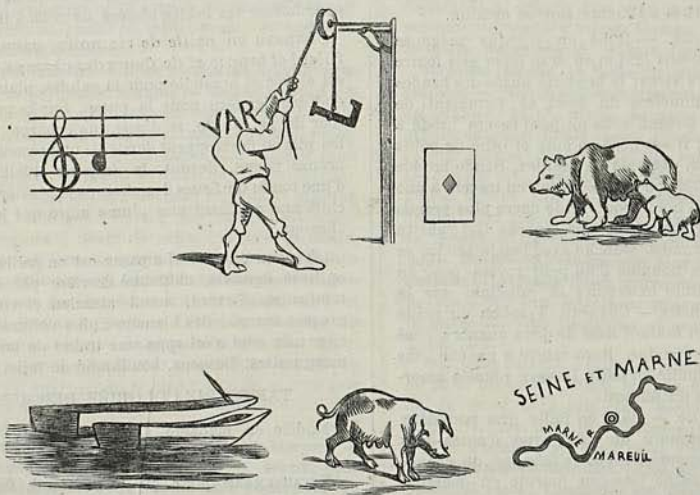
La logique nous donne des armes aussi bien
 contre les mauvaises actions que contre les mau-
 vaises raisons, et c'est toujours au profit de notre
 volonté qu'elle éclaire notre entendement.

Nisard.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne
 n'en ose dire de son esprit.

La Rochefoucauld.

RÉBUS



Explication du rébus de Mars : Un malheur amène son frère.

Le mot de la charade de Mars est : Astérisque.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY,